Play with me
Vol. 3
Louise Valmont
Éditions Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : facebook.com/editionsaddictives
**Twitter** : @ed_addictives
**Instagram** : @ed_addictives
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

**Également disponible :**

# Le père Noël était presque parfait

Calista rêve d'un miracle de Noël pour sauver le café familial, menacé de fermeture. Mais pour commencer, elle a droit à une surprise tombée du ciel !
Liam vient d'avoir un accident de voiture, il est blessé et désorienté. Calista n'écoute que son bon cœur et le recueille chez elle, lui offrant un toit et de quoi se remettre. Mais Liam n'est pas celui qu'elle croit, et il n'est pas venu dans cette petite ville par hasard… Alors que les sentiments s'en mêlent, les deux jeunes gens entament une relation mouvementée et basée sur un mensonge inextricable.
Et si la vérité était plus complexe encore que les secrets ?

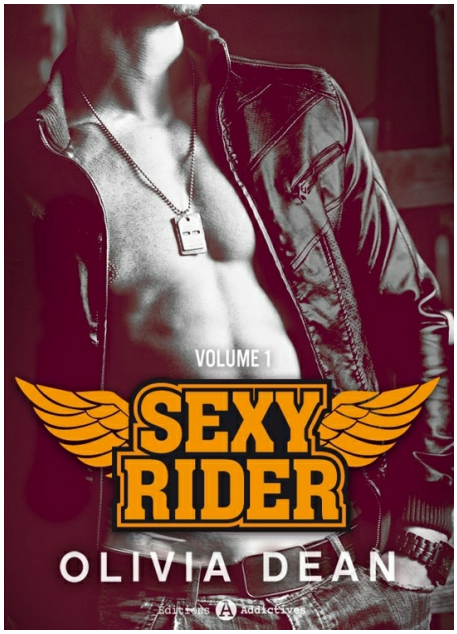
Tapotez pour accéder au livre.

**Également disponible :**

# Sexy Rider

Samuel et sa sensualité torride n'étaient pas prévus au programme !
Quand Chloé arrive à Las Vegas, laissant derrière elle une vie morne et sans couleurs, elle s'attend à retrouver sa sœur Jane et vivre de nouvelles expériences. Mais Jane l'a plantée, probablement sur les routes avec son nouveau mec, et Chloé doit se débrouiller seule… jusqu'à sa rencontre avec Samuel. Grand, mystérieux, tatoué et motard, cet homme à la sensualité dangereuse l'entraîne dans un tourbillon de sensations torrides.
Mais alors que les jours passent, sans nouvelles de Jane, l'inquiétude monte et Chloé découvre une autre facette de Las Vegas, plus sombre et inquiétante… Quand tout le monde triche et ment, Chloé ne peut plus se fier à personne. Pas même à Samuel.

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



**Également disponible :**

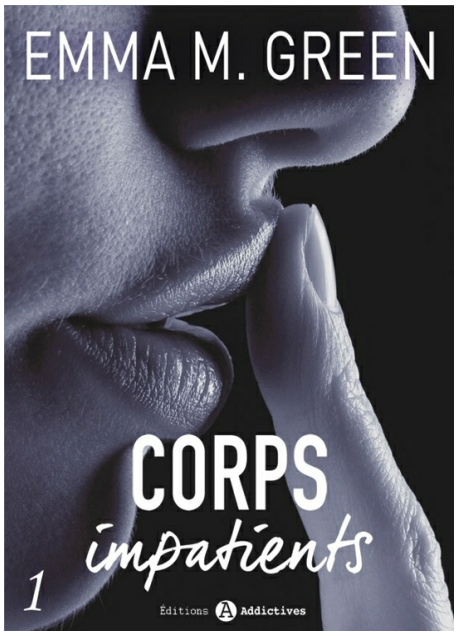
# Corps impatients

Après un début de vie chaotique, consacré à sa mère alcoolique, ses trois petits frères livrés à eux-mêmes et ses quatre jobs sous-payés, Thelma a décidé d'échapper au destin médiocre qui l'attend… et de s'occuper d'elle, enfin. À vingt et un ans, elle décroche une bourse pour entrer à la prestigieuse université de Columbia, New York.

Les mecs ? Pas envie. Les loisirs ? Pas le temps. Les amis ? Tout juste divertissants. Sourire ? Et puis quoi encore ?! Thelma sait qu'elle tient son unique chance de s'en sortir. Et rien ne pourra l'empêcher de réussir.

Mais sur le chemin de la réussite, elle va très vite croiser Finn McNeil, le plus célèbre et le plus sexy des profs de littérature, dont les best-sellers s'arrachent par millions. Thelma se fait alors une promesse : ne jamais intégrer le Cercle des Étudiantes Transies d'Amour qui gravite autour du Professeur McLove…

Tapotez pour accéder au livre.

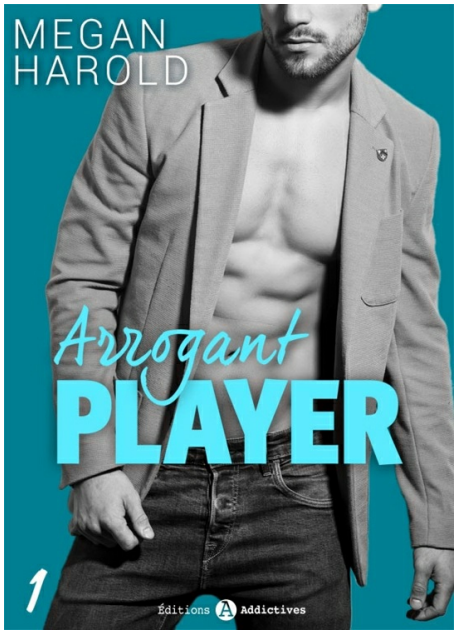


**Également disponible :**

# Arrogant Player

Rose Harper ne croit plus en l'amour et n'a pas le temps de se laisser charmer par des séducteurs immatures, aussi sexy soient-ils ! Mais quand par hasard elle tombe sur Charlie, le rebelle bagarreur dont elle était secrètement amoureuse enfant, tout est bouleversé.
Aujourd'hui à la tête d'un empire, Charlie ne semble même pas la reconnaître et son arrogance n'a pas de limite !
Rose est furieuse de ressentir à nouveau une attirance irrésistible pour l'homme de pouvoir qu'il est devenu. Mais il est hors de question qu'elle se laisse marcher sur les pieds ! Elle est décidée à découvrir tous les mystères du révolté insoumis, en retirant l'un après l'autre les éléments du costume trois-pièces derrière lequel il se cache…

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



**Également disponible :**

# Attractive Bastard

Artiste rebelle et incomprise de sa famille, Eddie refuse de se conformer aux attentes. Elle choque, transgresse, séduit et fuit, sans s'attacher à rien ni personne.
Mais cette défiance prend brutalement un tournant inattendu. Lors d'une nuit de folie, Eddie croise Jez : sexy, irrésistible et… inaccessible ? C'est ce qu'on va voir !
Jez est tout aussi mystérieux et distant qu'elle, et Eddie se retrouve entraînée dans un monde de secrets, de mensonges et de faux-semblants auquel elle n'est peut-être pas complètement préparée…
Deux amants aux âmes de guerrier, lequel cédera le premier ?

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Louise Valmont

# PLAY WITH ME

## Volume 3

# 1. Urgences

– Mais qu'as-tu fait de la bête ?

Bras croisés, Abby se dresse dès l'aube sur ses talons aiguilles à l'entrée des bureaux d'Idol.

*À croire qu'elle a passé la nuit ici…*

Sans répondre, je la fixe d'un air mauvais : il est sept heures du matin, ça fait deux jours que je dors – ou plutôt que je me retourne trente fois par nuit – sur un lit épouvantable dont le matelas a dû être emprunté à un fakir et les draps lavés avec une râpe à fromage. Odeur comprise.

Et je ne parle pas de la douche qui délivre de l'eau tiédasse dans un créneau situé exclusivement entre 2 et 3 heures du matin, du portier amorphe et du gérant cousin de Dracula qui m'a fait régler deux semaines d'avance pour mon séjour au Riviera Hôtel.

Je n'évoquerais pas plus mon compte en banque dévasté ni mon estomac qui crie famine, car je n'ai plus un rond.

*Mais en réalité, je n'ai plus faim depuis que Kirsten m'a jetée dehors.*

L'image du regard haineux de ma meilleure amie ne me quitte pas. Et ma joue gonflée conserve le souvenir cuisant de la gifle qu'elle m'a donnée. Plus que l'humiliation et mon orgueil blessé, la souffrance de mon amie me torture.

– Note bien que je ne regrette pas sa présence, mais Lucie me réclame son chien.

Woody, le chien fou… La bête noire d'Abby. Sa détestation pour lui pourrait me faire sourire si je n'étais pas si désespérée.

– Bonjour Abby, dis-je poliment en posant mon sac.
– Ne change pas de sujet, grogne Abby pas du tout embarrassée par son absence de courtoisie matinale. Ça fait deux jours que Lucie fait des crises pour revoir son Barbapapa noir. Quand comptes-tu le lui rapporter ?

*Il faudrait déjà que je l'aie !*

Car à la liste des catastrophes du moment, s'ajoute le fait que, dans ma fuite, j'ai oublié la pauvre bête chez Aaron. La seule chose qui me console c'est qu'Aaron va s'en occuper.

Enfin c'est ce qu'il m'a dit dans l'un des messages qu'il m'a laissés depuis. Je n'ai pas répondu.

Je ne sais plus où j'en suis, mais je sais que je ne dois plus être en contact avec lui.

Car pour le moment, ma priorité c'est Kirsten.

Je dois la voir et lui expliquer. Lui faire comprendre que j'ai complètement craqué pour Aaron… Que je sais que je n'aurais pas dû. Que je suis désolée de l'avoir blessée. Que je regrette aujourd'hui que mon attirance irrépressible pour Aaron brise notre amitié.

– Peut-être ce week-end, dis-je pas très sûre de moi.

Je remarque alors le visage crispé d'Abby. Sa paupière droite est curieusement agitée de tremblements qui la font grimacer d'un côté du visage.

– Ce week-end ! s'exclame-t-elle d'un ton horrifié. Mais tu ne peux pas avant ?

Elle me regarde comme si je venais de lui dire que je m'en occuperais quand je serais à la retraite. Sa paupière continue à tressauter furieusement.

– En même temps, on est vendredi, dis-je en soupirant.

*Oups, c'est moi qui ai dit ça à ma boss ?*

Un sourcil levé, Abby me toise des pieds à la tête.

– Rappelle-moi : ce chien est sous ta responsabilité que je sache.

*C'est en effet ma seule responsabilité officielle.*

– Et, il n'est pas ici avec toi en ce moment, n'est-ce pas ?

Elle regarde autour de moi en faisant mine de le chercher des yeux.

– Alors peux-tu m'expliquer comment un chien fantôme pourrait justifier le salaire d'une assistante à temps plein chez Idol ? Alors, avant que j'aie la tentation d'imaginer que ton emploi n'a pas lieu d'exister, tu vas me le chercher.

Je me triture les méninges sous le regard dédaigneux d'Abby dont tout le corps tendu semble m'intimer : bouge-toi.

– Ce n'est pas possible, finis-je par dire.
– Oh, dit ma boss avec un sourire cruel, j'ai hâte de savoir pourquoi.

Le fait est que je n'ai aucune solution permettant de ramener Woody dans l'immédiat. Mais il faut que je réponde à Abby et mes chances de fournir une explication satisfaisante sont réduites au minimum. J'ai le choix entre :

1 : lui dire la vérité, à savoir que Woody est resté chez ma meilleure amie, qui m'a chassée de chez elle, parce qu'elle m'a trouvée en train d'embrasser notre colocataire commun.

Et que ce baiser-là n'est que la partie émergée de l'iceberg…

Mais j'imagine déjà la réponse de ma boss : « Ta vie privée n'est d'aucun intérêt pour Idol ».

2 : gagner du temps… mais comment ?

3 : inventer un bobard réaliste.

Et pourquoi pas : « Woody est séquestré et on demande une rançon ? » Non, le mensonge doit être vraisemblable, et particulièrement pour Abby qui ne comprend déjà pas que l'on puisse s'attacher à un animal domestique.

Je dois faire vite car elle hoche la tête de plus en plus nerveusement, agitant ainsi sa tresse comme un fouet menaçant.

– Woody ne va pas bien du tout, dis-je prise d'une inspiration soudaine.

Ma boss émet un soupir dédaigneux en observant ses ongles de main.

– Écoute, que cet animal présente de graves troubles psychiatriques est une évidence pour tout le monde, mais… Si Lucie a besoin de ce chien névrosé pour se tenir tranquille, notre rôle est de faire en sorte qu'elle l'ait. Aussi, ne me fais pas perdre de temps avec tes lamentations sur l'état psychologique de ce Woolite.

Elle effectue un demi-tour sur talons aiguilles en direction de son bureau. Au moment d'entrer dans son bureau, elle me regarde.

– Quoi qu'il en soit, je veux Woodstock dans mon bureau à 14 heures. Au retour de Lucie.

Comment pourrais-je récupérer le chien d'ici cet après-midi ? Je n'ai plus les clés et je ne peux pas entrer dans la maison. J'ai beau avoir téléphoné 20 fois, laissé 30 messages et écrit 50 textos, Kirsten ne me répond pas.

Et il est hors de question que j'appelle Aaron.

– Puisque je vous dis que c'est impossible, m'entends-je alors dire en haussant le ton.

*Parce qu'appeler Aaron, ce serait la dernière chose à faire…*

– Pardon ? relève Abby d'une voix glaciale.

Ses ongles tambourinent sur le chambranle de la porte.

– Le chien est à la clinique vétérinaire, inventé-je en désespoir de cause. Il est entre la vie et la mort. On ne sait même pas s'il va s'en sortir. Ni s'il y aura des séquelles.

J'ai l'impression de décrire l'état de mon amitié moribonde… Alors je me mets à crier :

– Comment voulez-vous que je fasse ?

Abby écarquille les yeux, surprise par mon éclat de voix.

– Que je le ramène sur une civière ? hurlé-je à présent sans pouvoir me retenir.

Abby s'est figée. Cette fois je vais me faire virer pour insolence… Mais au point où j'en suis, je m'en moque. Tout est fichu dans ma vie, alors un peu plus un peu moins !

– Qu'est-ce qui... commence Abby.
– Et, pour info, ce chien s'appelle Woody, la coupé-je avec autorité.
– Oh, dit Abby qui semble maintenant aussi stupéfiée par le bulletin de santé du chien que par mon emportement.

Elle soupire en s'appuyant au mur.

– Lucie va faire un drame si son chien n'est pas là.
– Vous préférez qu'elle apprenne qu'il va mourir ?

*Quitte à jouer un coup de poker, autant bluffer à fond. Je n'ai plus rien à perdre.*

Ma boss m'observe avec circonspection, comme si je risquais d'exploser en confettis sous ses yeux.

– Je ne pensais pas que la situation était si dramatique, dit-elle l'air tout à coup compréhensif.
– En fait, on ne sait pas du tout comment ça peut évoluer, dis-je avec ce sentiment persistant de décrire ma vie.

Abby secoue la tête. Son front se plisse à la recherche de solutions. Pendant quelques secondes, elle frotte son œil qui s'est remis à cligner.

– Ce n'est pas facile ces temps-ci. On a beaucoup de travail. Tout le monde est sous pression, confesse-t-elle au bout d'un moment.

Elle se dirige vers sa table de travail et ajoute, comme pour s'en persuader elle-même.

– Tâchons de rester calme. J'expliquerai à Lucie que Woody est chez le toiletteur. Et croisons les doigts pour qu'il s'en sorte.

*Tiens, elle a dit son nom sans hésiter…*

Et elle ne semble pas m'en vouloir.

Après m'avoir demandé de continuer la mise à jour du listing des VIP à inviter, ma boss s'enferme ensuite dans son bureau. J'entends le ton de sa voix monter au cours de ses différentes conversations téléphoniques. Elle passe ainsi la matinée à essayer de mettre sur pied un projet réalisable, en accord avec l'assistant personnel de Stan Oscar, le DA du défilé et le directeur de la prod', les négociations étant entrecoupées de passages nerveux à la machine à café. De mon côté, je m'attache à répertorier les attachées de presse, dans un périmètre étendu cette fois à l'Europe. Mais je ne suis pas très efficace.

Toutes les demi-heures, j'essaie d'appeler Kirsten avant de lui envoyer un énième SMS.

[Je t'en prie, réponds-moi.]

Pas de réponse.

En revanche je reçois un message d'Aaron.

[Appelle-moi. Si tu as besoin de n'importe quoi, je suis là. Je t'embrasse.]

J'ai envie de pleurer. Je suis touchée qu'il pense à moi, mais je ne dois plus être en relation avec lui. Parce que si je veux avoir une chance de renouer avec Kirsten, Aaron doit sortir définitivement de ma vie.

Même si cela me brise le cœur.

Ce douloureux paradoxe achève de me couper complètement l'appétit. Je ne prends pas de pause déjeuner. Abby non plus. À un moment, je l'entends traiter le responsable technique du défilé de tous les noms avant de lui raccrocher au nez.

*Abby est au moins à 8,5 sur l'échelle Richter du pétage de plomb.*

Vers 14h45, elle m'appelle d'une voix éteinte.

– J'ai complètement oublié, Lucie a un shooting à 15 heures au Mandarin Oriental. Heureusement, elle y est déjà.

*Oublié ? Abby ?*

– Tu vas aller la rejoindre là-bas. Elle vient de me faire une crise pour que ce soit toi. Et en ce moment, je n'ai vraiment pas le temps de supporter ses enfantillages !

J'observe la mine grise d'Abby : son maquillage impeccable ne cache ni ses traits creusés ni sa fatigue. Qu'est-ce qu'elle a aujourd'hui ? Est-ce juste le stress ou y a-t-il autre chose ? J'hésite à lui demander… Mais comment le prendra-t-elle ? Peut-être serait-ce déplacé de la part d'une simple assistante ? Et puis, la connaissant, je crains qu'elle ne m'envoie sur les roses en me demandant de

m'occuper de ce qui me regarde. Aussi, j'acquiesce tout en continuant à l'observer.

– Bon, dit-elle en imprimant la feuille de route, c'est pour *Beautymag*, le shoot se passe autour de la piscine, on a trois pages d'édito et le photographe, c'est Fred.

*Ah tiens, je l'aurais presque oublié celui-là.*

Abby soupire en se renversant sur son fauteuil, mains derrière la nuque.

– Vraiment, je ne comprends pas… Fred est un excellent photographe et Dieu sait qu'il fait d'excellents clichés avec Lucie mais comment a-t-il pu lui donner de si mauvaises habitudes ? Il en a fait une nymphette mal élevée !

J'en reste bouche bée.

– L'enfant-roi, c'est complètement dépassé comme pédagogie… dit Abby en massant ses tempes. Ou alors c'est ce qui se fait en France ?

Un affreux sentiment de dévastation me déchire les tripes. Alors, c'est vrai ? Lucie est bien la fille de mon père ? Ma demi-sœur ?

Moi qui espérais encore m'être trompée.

– Oh évidemment, tu ne lui parles pas de son chien.

Non je ne dirai rien. J'ai une telle boule dans la gorge que pas un mot ne peut en sortir.

Mais j'acquiesce et souris bravement.

– Tiens-moi au courant si le pire se produit, dit Abby avec un air compatissant que je ne lui ai jamais vu.
– Bien sûr, arrivé-je à articuler sans conviction.

*Pour moi le pire est déjà arrivé…*

Et j'en suis au pire puissance 5 : après Aaron, Kirsten, la découverte de l'hôtel le plus miteux de NYC, la perte – momentanée j'espère – de Woody, voilà que ma famille s'agrandit à vue d'œil, passant du simple au double. De ma mère et moi jusqu'à il y a peu, nous voici désormais 4.

Avec deux indésirables, dont un qui est franchement de trop : mon père.

***

De la consternation passive, je passe vite à la colère. Tout le long du trajet, j'avance à grandes enjambées, en fulminant contre mon père, sa fille (la deuxième), ma mère et le monde entier. Seuls échappent à mon courroux, Kirsten, parce que je me sens très mal vis-à-vis d'elle et Abby, parce que

franchement, cette fois, elle n'y est pour rien.

Je n'en veux pas non plus à Woody qui me pardonnera, j'espère, de l'avoir fait passer pour malade.

Quant à Aaron… je ne DOIS pas y penser.

À chaque coin de rue ou presque, je regarde mon portable, avec l'espoir d'y voir apparaître un signe de Kirsten. Mais rien. Mon amie ne veut plus me voir.

Je crains qu'elle ne tienne parole.

Ça me rend triste. Et furieuse. Car tout est de ma faute.

Aussi c'est toujours en colère, mais à présent autant contre moi-même que contre tout ce qui va de travers, que j'arrive enfin devant le majestueux 5-étoiles.

Quand j'arrive au 35e étage, le calme est revenu autour de la piscine du palace où a dû avoir lieu le shooting. Le lieu est superbe : vue à couper le souffle sur Central Park, eau couleur lagon, parfum de frangipanier…

Le matériel est déjà rangé dans d'immenses sacs noirs, dont émergent un réflecteur, des pieds chromés et des spots divers. L'équipe de la rédaction, groupée autour de l'ordinateur portable, commente les clichés.

Au milieu d'eux s'agite le grand photographe, cherchant à capter l'attention par une minauderie incessante.

*OK je suis de parti pris.*

Mais franchement, en le regardant, on se demande qui joue la star…

Car Lucie, elle, est sagement allongée sur un lit de repos, vêtue d'un peignoir moelleux.

À l'abri d'un palmier, je continue à observer : mon père vient maintenant s'asseoir sur le bord du gros matelas bleu où repose Lucie. La mannequin, une main derrière la tête, ne le quitte pas des yeux, ils rient, complices, proches.

Mon ventre s'en retourne encore une fois de jalousie.

Comme je ne veux pas passer la fin d'après-midi derrière un palmier, je fais un pas. Lucie qui m'aperçoit, fait un signe de main pour que j'approche. Mon père tourne la tête vers moi et se détourne aussitôt : je ne suis qu'une inconnue. Ma colère remonte d'un cran.

Le temps que je fasse le tour de la piscine, il a déjà rejoint l'équipe qui à nouveau le congratule.

*C'est ça, va-t'en le plus loin possible de moi*

– Allez, dis-je à Lucie, puisque tu as fini, on y va.

Traduction : « Je suis un peu pressée car j'aimerais bien partir avant que le grand photographe ne se rapproche à nouveau de sa fifille ».

– OK dit-elle sans rechigner.

Et elle se lève de bonne grâce.

Je lui souris en essayant de rester impartiale. Je ne dois surtout pas tenir compte du fait qu'elle est ma demi-sœur. Nous sommes en relation professionnelle : elle est mannequin et je représente son agent. Point.

Sinon… je crains d'avoir envie de lui tordre le cou.

Néanmoins, je ronchonne toute seule en la suivant vers les vestiaires où elle se rhabille. Un bon quart d'heure plus tard, je la pousse quasiment dans l'ascenseur. C'est alors que posant la main sur mon bras, elle me fixe avec ses beaux yeux couleur d'océan.

*Woody ne ferait pas mieux pour réclamer un sucre.*

– Je meurs de soif, dit-elle. Ils font ici un jus de carottes/gingembre frais fabuleux…

Quoi ? Elle aime les jus de carotte au gingembre ?

*Comme moi ?*

Ainsi, nous partageons le gène de la carotte-gingembre. Ce ne peut être qu'un signe indubitable de notre sororité. Or, cette preuve scientifique me contrarie encore un peu plus.

Je m'apprête à refuser, pourtant la perspective de ce breuvage aimé, délicieux et revigorant illumine tout à coup mon moral raplapla.

Depuis deux jours, je n'ai envie de rien.

Alors quand surgit une mini-envie et que celle-ci me fait saliver, je dois en profiter.

Par prudence, je jette un coup d'œil dans le couloir, aucun signe du photographe ni de sa cour.

La voie est libre.

*Direction vitamine A.*

Une fois juchée sur le confortable tabouret du bar, je me détends. Devant moi, une coupe remplie

du savoureux liquide orangé, à ma droite Central Park où les premières couleurs dorées teintent les arbres d'automne, et à ma gauche Lucie, en conversation avec le barman.

*Tout est parfait.*

Je commence à me réconcilier avec la vie quand…

– Ah te voilà, j'étais sûr de te trouver là où il y a le meilleur jus de carotte de tout New York ! dit en français la voix de celui que j'ai envie d'assassiner depuis plusieurs jours.

Évidemment cette joie des retrouvailles ne m'est pas adressée, ni encore moins le hug chaleureux qui suit.

*Comme si Lucie et notre cher papa ne s'étaient pas vus il y a moins d'un quart d'heure…*

– Je suis si content de te voir, dit mon père à Lucie.

Il a une vision sélective, car moi, apparemment, je suis toujours aussi invisible.

– J'ai adoré cette séance, continue-t-il, tu vas faire un carton avec ça !

Il boit une gorgée dans le verre de Lucie.

– Alors, ça te plaît mon pays ?

*Quel culot, il a fait ses malles il y a seize ans…*

Mes doigts se contractent autour de mon verre, Pour me donner une contenance, je me force à boire une gorgée mais elle me reste en travers de la gorge.

*Comme chacune des paroles prononcées par mon géniteur.*

Qui ignore qu'en ce moment même sa progéniture au grand complet est réunie autour de lui.

Tendus et attentifs, tous mes sens se focalisent sur lui : sa présence, son ton, son rire… Il me semble qu'il n'y a que mon père dans ce bar. Même les réponses de Lucie ne parviennent pas à mes oreilles.

– Raconte-moi, je veux tout savoir : où tu habites, qui tu vois, comment ça se passe…

Je sursaute, partagée entre la jalousie et le dépit. N'est-ce pas à moi qu'il devrait demander tout ça ?

– On s'occupe bien de toi ?

*Ben tiens justement… Et devine qui s'en occupe…*

J'ai du mal à rester assise calmement sur mon tabouret. Ma jambe droite se met à battre la mesure avec impatience.

Tout à coup, le grand photographe tend le bras pour attraper une olive, et son parfum se répand autour de moi.

*Allure sport…*

J'enrage. Des années de déni olfactif pour en arriver là : un simple effluve du parfum paternel et me voilà débordée par une myriade de souvenirs d'enfance.

*Comme autant de petites madeleines pour le petit Proust.*

– Ah bon, tu n'es pas seule, dit-il en jetant un rapide coup d'œil vers moi.

En plus il me prend pour une imbécile et se figure que, parce qu'il parle français, je ne comprends rien de sa conversation.

Tout en m'observant d'un air indifférent, il hoche la tête aux explications de Lucie et engloutit les olives une à une. J'entends les mots « Abby, agent, assistante ». Je ne cherche pas à comprendre, je me contente de le dévisager le plus grossièrement possible.

*Il a une toute petite chance de se rattraper, une…*

Mais son regard passe à nouveau sur moi dans la plus complète apathie. Pas même un battement de cil.

*Mort, tu es mort, Frédéric Gabriel.*

Des pieds à la tête, une rage glacée, abyssale et sans limites prend alors possession de moi. Mes poings se serrent, mes mâchoires se crispent, mes lèvres se contractent…

Tandis que lui quitte son babil francophone et s'adresse à moi d'un ton désinvolte.

– Excusez-moi, Lucie vient de me dire que vous êtes de l'équipe d'Idol. Je manque à tous mes devoirs.

Au mot « devoir », ma chair se hérisse. Il ne manquerait plus qu'il parle d'honneur. Deux valeurs dont il est dépourvu à ma connaissance.

– Frédéric Gabriel, ajoute-t-il en me tendant la main. Et vous ?
– Joy, dis-je froidement en me retenant de lui envoyer le reste de mon jus de carottes à la figure, Joy Delill.

Son visage se décompose.

– Joy ? C'est toi ?

Fini le sourire charmeur, les yeux qui brillent…

– Alors même pas foutu de reconnaître sa propre fille ? continué-je d'une voix fouettante. Trop occupé avec la seconde sans doute ?

Ébahie, Lucie nous fixe tour à tour.

*Eh oui, ça te concerne aussi, sœurette !*

– Écoute Joy, bégaye mon père.

Son air paniqué me procure un certain plaisir.

– Non, lui dis-je en me levant. Aucune parole ne pourra jamais réparer ce que tu as brisé avec tes mensonges : ma vie d'enfant. Alors maintenant, ne te mêle pas de ma vie d'adulte, et encore moins professionnelle. Oublie-moi.

Il esquisse un geste vers moi.

– A priori, ça ne devrait pas être trop dur, conclus-je avec aigreur.

La raideur sibérienne de mon attitude semble le tenir à distance. L'air complètement dépassé, il secoue la tête. Puis appuyant ses coudes sur le bar, il écrase ses tempes entre ses paumes. Avant de me retourner, la dernière chose que je vois de lui est l'image de ses doigts tremblants dans ses cheveux gris.

Sans un au revoir, je m'en vais en essayant de ne pas chanceler.

Au moment où j'atteins l'ascenseur, Lucie me rattrape.

– Mais pourquoi tu m'as pas dit que… ?

Sans lui répondre, je soupire lourdement.

– Mais tu es vraiment sa fille ? poursuit-elle.

Je hoche la tête avec colère.

– Sur les registres d'état civil, oui.

*Et toi, tu es ma sœur !*

– C'est incroyable, alors tu connais Pauline ?
– Pauline, répété-je exaspérée, en appuyant sur tous les boutons de l'ascenseur qui ne semble pas

vouloir obéir. C'est qui celle-là ?

Lucie fait des yeux ronds.

– Mais, Pauline, la fille de Fred !

Je fixe Lucie en essayant de récupérer les fonctionnalités logiques de mon cerveau qui s'est déplacé quelque part dans mon ventre où il patauge allègrement en faisant des nœuds avec mon intestin.

– Et Pauline, c'est mon amie.

Je la regarde hébétée sans rien comprendre à ces différentes filles qui se bousculent à présent dans mon esprit comme un bataillon de demi-sœurs.

– On a le même âge, c'est ma meilleure amie, insiste-t-elle comme si j'avais perdu la raison.

Au bout d'un moment, je finis par remettre les informations en ordre.

Lucie = amie de Pauline. Pauline = fille de mon père.

– Bien, dis-je pas encore tout à fait sûre d'avoir intégré l'information.

Alors Lucie n'est pas ma sœur.

*C'est vrai que ça aurait tout de même été une sacrée coïncidence.*

– Mais ça n'empêche pas que ce… je tends la main vers le lointain pour ne pas le nommer.
– Ton père ? dit Lucie d'une voix douce.
– Oui. Il ne m'a même pas reconnue.

Lucie fait une moue gênée. Je lui suis reconnaissante de ne pas tenter de l'excuser.

*Car il est inexcusable.*

L'ascenseur me semble descendre à deux à l'heure. Une fois dans la rue, tous mes gestes sont mécaniques, je suis épuisée. Sans forces, je hèle un taxi qui nous emmène à la pension de Lucie.

– Ça va aller ? me demande-t-elle en me frottant le dos quand je la quitte.
– Oui, oui, dis-je sans trop y croire.

Vingt minutes plus tard, je suis allongée tout habillée sur le lit de ma chambre. L'hôtel Riviera me paraît encore plus minable et délabré que ce matin. Lasse, je ferme les yeux mais les rouvre aussitôt en entendant mon portable bipper.

Kirsten ?

*Comme je voudrais lui parler en ce moment.*

Mais seul un SMS venant d'un numéro inconnu s'affiche.

[Bonsoir, il y a un problème pour le décor du défilé. Merci de nous rejoindre au plus vite à la tour 88. La direction d'Idol]

Oh non, qu'est-ce qui se passe encore, ça ne s'arrêtera donc jamais ?

Et me voilà repartie vers la 88e. Quand j'arrive essoufflée et l'estomac tendu à l'idée de ce qui peut encore me tomber dessus, le gardien m'observe d'un air circonspect avant de me laisser pénétrer dans l'immense hall de l'immeuble.

*Waooo !*

Même si les travaux ne sont pas encore terminés, je suis stupéfaite par la majesté et la beauté du lieu. Les énormes piliers de la structure sont recouverts de caryatides colossales, un long bassin pavé de mosaïque s'étire sur le côté, de l'autre un grand espace encore vide, et sur le fond, haut de cinq étages, un mur-fontaine au pied duquel des escaliers conduisent de part et d'autre aux espaces en balcon-terrasse des premiers niveaux.

Impressionnée, je reste immobile. Seul le bruit de la fontaine résonne dans l'espace. Je réalise alors que je suis seule.

Décontenancée, je regarde autour de moi. Où est l'équipe d'Idol ? Il n'y a plus aucun ouvrier pour me renseigner et le gardien a disparu. Soudain, un homme avec un casque de chantier apparaît sur la terrasse du second étage. Quelque chose dans son allure retient mon attention. Il se dirige vers l'escalator qui descend. Je m'avance à sa rencontre : peut-être pourra-t-il me renseigner.

Debout dans l'escalator, le visage penché sur son téléphone, il ne semble pas m'avoir vue.

Je l'observe avec attention. Cette stature, ces épaules solides, cette élégance malgré le casque de protection, jusqu'à cette façon de tenir son mobile tout en tapant à toute vitesse du bout des doigts sur l'écran : sa silhouette me semble familière.

Troublée, je ralentis le pas mais continue à marcher dans sa direction. Quand l'homme arrive au bas de l'escalier, il lève les yeux de son portable. Quand son regard vert se pose sur moi, mon cœur se met à battre dans la plus parfaite anarchie.

– Aaron ? murmuré-je.

Une fossette charmante creuse sa joue. Il retire son casque et s'approche de moi en souriant. J'en perds les pédales, le souffle et une partie de mes moyens.

*Qu'est-ce qu'il fait là ?*

# 2. Sœurs de cœur

*Où sont Abby, Léo ou les gens de la prod' ?*

Peu m'importe à présent car je n'ai qu'une chose à faire : m'en aller le plus vite possible.

*Plus facile à dire qu'à faire…*

En effet, mes jambes sont coupées, ma respiration inexistante et mon corps aimanté par celui d'Aaron qui n'est plus qu'à quelques mètres de moi.

*Est-ce lui qui m'a envoyé ce message ?*

Je me secoue, pas la peine de chercher à avoir le pourquoi du comment, la seule issue à cette rencontre se trouve dans la fuite. Au prix d'un effort colossal, je parviens à me retourner et à faire quelques pas, mais la main d'Aaron m'arrête en saisissant la mienne.

Je ne dois pas fléchir, même si le contact de ses doigts est un appel à l'abandon et au craquage. Sans me lâcher, il me force à lui faire face. La pression de sa main est douce mais autoritaire.

*Comme il est beau.*

Ses cheveux ébouriffés par le retrait du casque lui donnent un air de héros romantique. J'ai envie de passer la main dans ses mèches en désordre. Mais immobile, je me retiens et détaille son visage superbe. Une très légère barbe couvre ses joues. Sur ses lèvres au dessin parfait, un sourire tendre s'installe tandis qu'il plonge son regard dans le mien : ses yeux verts semblent vouloir me sonder jusqu'à l'âme. Il a l'air à la fois surpris, heureux et grave.

Ressent-il comme moi cette combinaison douloureuse de joie et de désespoir à se retrouver face à face ?

Il me semble ensuite apercevoir de l'inquiétude puis de la tristesse dans son regard, comme si lui aussi avait conscience qu'il fallait nous séparer malgré la force de ce qui nous attire l'un vers l'autre. Émue par cette connivence, je le regarde droit dans les yeux.

– Aaron, murmuré-je.

Immobile, je laisse sa main caresser la mienne, saisir mon poignet et doucement m'attirer à lui. Il me semble entendre son cœur battre avec la même violence que le mien quand nos corps se rapprochent. Nous ne sommes plus qu'à quelques millimètres, je sens son souffle tiède et son parfum épicé m'envelopper…

Mais dans un sursaut de raison, je fais un pas en arrière. Il me regarde, saisi, presque hagard. Alors, lentement, sans le quitter des yeux, je retire ma main de la sienne. Jusqu'au dernier contact de nos doigts, nous nous fixons éperdument. Il se passe encore un quart de seconde durant lequel je pourrais faire marche arrière, me blottir contre lui, oublier Kirsten et les interdits…

Mais il y a Kirsten et parce qu'elle est mon amie, je dois renoncer à Aaron.

J'ai l'impression d'être écartelée vivante quand nos mains se détachent complètement. Alors Aaron recule à son tour. Comme si un rideau de fer venait de tomber, son visage se ferme. Douleur ou colère, je ne peux dire, mais une nette irritation tend ses traits.

Est-ce que je me suis trompée en croyant comprendre ce qu'il ressentait il y a à peine quelques secondes ?

– Joy, dit-il dans un souffle.

Je frissonne en entendant sa voix aux accents mélodieux. Je me force à le regarder à nouveau dans les yeux. Pourrais-je résister une nouvelle fois à sa volonté ? Mais à présent, son regard est impénétrable et je n'y lis plus rien. Comme s'il avait décidé de reprendre le contrôle.

– Tu comptes me fuir longtemps ? demande-t-il avec lassitude.

Sa voix est plus basse que d'habitude.

*Et plus envoûtante que jamais.*

Je secoue la tête.

– Pourquoi ne réponds-tu à aucun de mes messages ? Je m'inquiète, reprend-il avec plus de douceur.
– Nous ne pouvons plus nous voir, murmuré-je tristement.

Il me regarde d'un air étrange avant de reprendre.

– Écoute, je suis vraiment désolé de ce qui est arrivé l'autre jour avec Kirsten…
– Comment va-t-elle ? le coupé-je.
– Je ne sais pas trop, répond-il agacé, sans que je puisse deviner si c'est parce que je l'ai interrompu ou à cause de Kirsten. On ne se parle plus depuis l'autre soir.
– Ah bon, mais pourquoi ?

Je ne comprends rien, ils semblaient pourtant très proches ce soir-là ?

Il soupire lourdement.

– Je lui ai expliqué pendant des heures par A + B que tout ça était déraisonnable. Que depuis toujours, elle est comme une petite sœur pour moi, donc que notre relation a toujours été fraternelle et

qu'elle le restera.

Pauvre Kirsten, le rêve de sa vie anéanti en quelques phrases.

– Tu lui as dit de cette façon ? demandé-je, déjà certaine de la réponse.

Je souris malgré moi. Car derrière cette argumentation factuelle, je reconnais l'Aaron qui décortique et analyse les problèmes sous le prisme de la logique. Comme s'il ne voulait pas entendre parler de sentiments.

Il répond à mon sourire par une petite moue.

– Oui. Et puis ce n'est pas parce que nous… qu'elle peut se comporter comme elle l'a fait avec toi, dit-il en baissant la voix. Mais ça, impossible de lui faire admettre, alors là, je me suis énervé…

Son air penaud me touche, et il me semble que nous retrouvons tout à coup un peu de complicité.

– Mais elle doit être dévastée, dis-je en imaginant ce qu'a pu ressentir mon amie en entendant cette mise au point de la bouche même d'Aaron.

Haussant les épaules, il secoue la tête.

– Elle est butée comme une gamine, souffle-t-il.

*Elle est surtout amoureuse !*

Comment a-t-elle réagi quand elle a compris qu'Aaron n'éprouvait rien pour elle ? Et l'a-t-elle vraiment compris ou espère-t-elle encore ? En tout cas, lui semble persuadé que ce n'est qu'une amourette d'enfant et que ça lui passera.

*Comme la varicelle.*

– Tu crois que c'est facile de renoncer à quelqu'un qu'on aime ? chuchoté-je sans trop savoir si je ne parle que de mon amie.
– Je suis sûr que non, répond-il en me fixant intensément.

Il fait un pas vers moi. Nous voici à nouveau face à face, les yeux dans les yeux. Ses yeux couleur d'herbe ressemblent à ceux d'un chat. Tout le corps en alerte, je retiens mon souffle, comme si je craignais de rompre le charme. Va-t-il ajouter quelque chose, quelque chose qui nous concerne ? Mais il hoche la tête en silence avant de reprendre à propos de Kirsten.

– Il faut qu'elle passe à autre chose, c'est ce que j'ai essayé de lui faire comprendre. Le seul moyen pour elle d'avancer, c'est d'accepter la réalité. Donc de connaître la vérité.
– Même si la vérité est difficile à dire ?

Je ne sais vraiment plus si nous parlons de Kirsten ou de nous, de nos sentiments, de ceux que

j'éprouve, de ceux que je crois lire en Aaron, et qu'il ne semble pas pouvoir formuler.

– À propos de vérité, je suis désolé pour le texto au nom d'Idol, dit-il avec un sourire coupable et ensorcelant. C'est la seule ruse qui m'est venue à l'esprit…

Sa voix voluptueuse et les frémissements de mon corps proche du sien me rappellent que je ne suis pas près d'être guérie.

*Je suis même complètement dépendante.*

Mais j'essaie de ne pas lui montrer mon trouble.

– J'avais très envie de te voir, Joy, continue-t-il.

Je me sens fondre sur place. Je lui ai manqué ? Je baisse le nez, incapable à présent de prononcer un mot.

– Chaque soir quand je rentre, j'ai envie de te trouver pieds nus sur le canapé, de voir ton visage concentré quand tu dessines, de t'écouter me raconter les frasques de Lucie… J'ai envie d'entendre tes pas, ta voix, de sentir ton parfum.

Sans bouger, je laisse la douceur de ses paroles entrer en moi comme un pansement sur mon cœur. Pourtant ses paroles me comblent de joie autant qu'elles me désespèrent.

Il se rapproche encore et cette fois, il m'attire par les épaules pour murmurer à mon oreille.

– J'ai besoin de ta peau, de ton odeur, de tes caresses…

Un frisson sensuel me parcourt. Je ne sais plus où j'en suis, Cet homme me bouleverse et me fait perdre la tête. Ses lèvres effleurent les miennes. Et à sentir la vague de volupté et de désir qui se répand mon corps, une conclusion s'impose soudain : je l'ai dans la peau.

*Comme Kirsten.*

À cette pensée, je me détache brusquement de lui, avec la sensation physique de me déchirer en deux. Il me regarde étonné.

– Non, on ne peut pas oublier Kirsten comme ça, dis-je raide comme si je venais d'avaler une épée de justicier. On l'a déjà trahie, reniée, blessée en voulant l'oublier. Et à cause de ce que nous avons fait, j'ai perdu ma meilleure amie, et toi tu es en froid avec elle alors qu'elle est comme ta sœur.

Je me sens mal, amère et impuissante.

– Et tout ça pourquoi ? ajouté-je avec cynisme, du plaisir physique, du sexe ?

*Qu'est-ce qui me prend ?*

Je cherche à me rassurer ? À me punir ? Ou est-ce que je veux juste le provoquer ? L'entendre dire que non, entre nous, c'est autre chose, plus fort, plus profond et que ça ressemble à de vrais sentiments ? Et que nous nous battrons ensemble pour retrouver l'affection et l'amitié de Kirsten ?

Son regard se voile, prenant soudain la couleur d'une eau tumultueuse. Il a l'air surpris. Choqué. Puis agitant les lèvres, il semble sur le point de parler.

*Dis quelque chose !*

Mais il se tait. D'un geste contrarié, il renfonce les poings dans ses poches sans cesser de me regarder. Ses yeux sont à présent si foncés qu'on dirait un lac gelé un soir d'hiver. Est-il triste, en colère, blessé ? De peur d'affronter à mon tour la réalité, je n'ose pas le questionner.

*Car si ça se trouve, tout comme Kirsten, je me fais des idées sur les sentiments d'Aaron.*

– Je vais y aller maintenant, dis-je, comprenant que nous venons de franchir un cap décisif.

Car avec ces quelques mots qu'il n'a pas prononcés, Aaron aurait pu changer le cours des choses. Pourtant il a choisi de ne pas le faire. Pourquoi ?

Et si c'était simplement parce qu'il ne tient pas autant à moi que moi à lui ? Ou parce qu'il ne veut pas s'engager dans une vraie relation ?

*Ou pas avec moi en tout cas.*

Mes yeux brûlent de larmes. Je me sens minable, flouée. Et si naïve. Alors, tout ça n'était rien ? J'ai perdu ma meilleure amie pour une relation qui n'ira pas plus loin qu'une histoire de cul ?

– Je ne vais pas te courir après, Joy, dit Aaron d'un ton qui me paraît implacable.

Est-ce son orgueil ou son cœur qui parle ?

Incapable de trancher, le corps chancelant, je m'éloigne. Je me retiens de sangloter, je ne veux pas craquer ici, devant lui. Je ne veux pas qu'il sache qu'il vient de m'arracher le cœur alors qu'il aurait pu faire mon bonheur et me donner la force d'affronter la situation avec Kirsten.

– Si un jour tu changes d'avis, tu sais où j'habite, ajoute-t-il très bas.

Sa voix est si faible que je me demande si je n'ai pas rêvé ces paroles que je voudrais entendre comme une invitation à espérer. Je le fixe à nouveau, mais rien ne transparaît sur son visage.

*Je ne fais que prendre mes rêves pour des réalités.*

À cette pensée, j'ai l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. La déception, le

chagrin et la prise de conscience qu'il ne veut pas aller plus loin me font réaliser : notre brève relation est terminée.

Je m'éloigne, bouleversée, le cœur en morceaux, posant un pied devant l'autre avec l'impression de marcher au bord d'un précipice.

Arrivée à la porte, je me retourne timidement, priant pour m'être trompée, pour qu'il regrette son silence, pour qu'il soit là, juste derrière moi, ouvrant ses bras pour me serrer contre lui. Mais il est déjà dans l'escalier au fond de l'immense hall, où, sans m'adresser un regard, il gère conversation téléphonique et envoi de messages.

Et moi, en sortant de son champ visuel, c'est comme si j'étais déjà complètement sortie de sa vie.

*Si tant est que j'ai été un jour invitée à y entrer.*

***

Sans prêter attention aux regards des autres voyageurs, je pleure tout le long du trajet dans le bus qui me ramène vers le fin fond de Harlem où se niche le Riviera Hôtel. Même l'apathie du gardien me semble un signe : je suis seule dans cette ville, sans amie, sans famille, sans amour.

*Et en train de m'apitoyer sur moi-même.*

Un lourd sentiment de solitude me cisaille la poitrine tandis que je monte les marches vers ma chambre.

Au 4e étage, une silhouette recroquevillée la tête contre les genoux m'attend devant la porte de ma chambre. Je reconnais sa chevelure platine.

– Lucie ?

*Mon Dieu, je ne vais pas pouvoir en supporter davantage aujourd'hui.*

Si c'est pour Woody, le moment est mal choisi pour venir réclamer son chien. Un instant je pense à faire demi-tour et aller ailleurs. Mais où ? À la pensée que je n'ai plus personne auprès de qui me réfugier, mes larmes rejaillissent en fontaine que je réprime aussitôt, au moment où Lucie lève la tête de ses bras croisés.

– Ah Joy, je t'attendais.
– Comment tu as fait pour me trouver ici ? demandé-je sur la défensive.

Elle se met debout avec un air embarrassé.

– Je t'ai entendue hier, au téléphone, tu parlais de cet hôtel épouvantable. J'ai retenu le nom et j'ai trouvé l'adresse sur Internet.

*Alors cette curieuse écoute mes conversations ?*

C'est vrai qu'hier au bureau, j'ai craqué quand ma mère a appelé. J'ai dérogé à mon principe de ne jamais lui raconter mes soucis car elle y voit toujours la conséquence d'un mauvais flux énergétique dû à la rétrogradation dans le paysage astrologique d'une des planètes du système solaire…

« Le Riviera, c'est la demeure de la famille Addams en pire » ai-je conclu après m'être lâché sauvagement sur la qualité de cet hôtel qui n'en a que le nom. Cette description à charge a été suivie d'un mensonge justifiant mon déménagement soudain d'une coloc de luxe à un placard à balais. Et pour une fois, ma mère a été compréhensive et n'a pas renchéri sur mon mauvais karma.

– Mais pourquoi es-tu là ? dis-je à Lucie.

*Lucie pourrait bien me retourner la question…*

Elle me fixe de ses grands yeux marine et, sans me laisser le temps de réaliser, elle fond en larmes.

*Allons bon. Le Riviera Hôtel va devenir une succursale de SOS déprime.*

Elle se jette dans mes bras et hoquette longuement avant de dire.

– Je n'en peux plus, c'est trop triste ici, je me sens si seule.

*À qui le dis-tu…*

– J'en ai marre, je travaille comme une dingue, je suis épuisée, Abby me hurle dessus tout le temps, le directeur de casting ne m'aime pas, et les jumelles sont odieuses avec moi à la pension. Et j'en ai assez de bouffer les légumes encore à moitié congelés que sert Madame Harving. Alors je suis partie.

Tout à coup Lucie lève les yeux vers moi.

– Tu as pleuré Joy ?
– À peine, admets-je d'une voix étranglée. Allez entre.

Je me dépêche d'ouvrir la porte pour qu'elle ne voie pas mes larmes remonter.

– Bienvenue dans mon 5,2 mètres carrés.
– Alors, tu n'habites plus chez…
– Non, dis-je un peu agressivement.
– Ah bon.

Je lui sais gré de ne pas faire de commentaires.

– Tu sais, Woody me manque. Et j'ai envie de rentrer.

J'acquiesce en souriant piteusement. A-t-elle deviné que Woody est resté chez Aaron ?

Si oui, elle ne dit rien et j'apprécie cette délicatesse.

*Il faut que je lui rapporte Woody, elle n'a que lui.*

– Mais toi, qu'est-ce qui ne va pas ?

Par où commencer, sans éclater à nouveau en sanglots, sans accuser Aaron, Kirsten ou la fatalité ? Comment en parler sans réveiller ma peine à peine calmée ?

– Eh bien, je crois que j'ai perdu la confiance de ma meilleure amie à cause d'un homme.

Essayer de formuler la situation de façon posée et synthétique me permet de mesurer encore mieux la place essentielle de cette amitié dans ma vie. Certains ont leurs parents, d'autres leurs frères et sœurs, moi j'ai Kirsten.

*Enfin j'avais.*

Lucie hoche la tête.

– Tu l'aimes ?
– Oui beaucoup, on se connaît depuis cinq ans, on a partagé tellement de choses, elle est comme ma sœur.
– Mais lui, tu l'aimes ?

Sans répondre, je baisse le nez, gênée d'être si transparente. Et malgré ce qui vient de se passer entre Aaron et moi, je ne peux pas m'empêcher de l'aimer. Même si à présent, je sais qu'il ne tient pas à moi autant que je l'espérais.

– Donc, tu es amoureuse.

*Épouvantablement…*

– Un peu, arrivé-je à prononcer. Mais je l'ai perdu lui aussi.

À ces mots, le bilan de ma situation passe de grave à désespérée. Malgré moi, mes larmes recommencent à couler.

– Ça va s'arranger, essaie de me consoler Lucie, ton amie va réaliser que tu lui manques autant qu'elle te manque.
– Ça risque de prendre un peu de temps.

Surtout que je ne sais pas jusqu'à quel point elle est au courant de ce qui s'est passé entre Aaron et

moi.

– Et lui, il ne va pas rester les bras ballants.
– Ce n'est pas son genre en effet, confirmé-je en riant entre mes larmes.

Mais vu la façon dont on s'est quittés ce soir, pour une fois, il ne fera rien.

D'ailleurs son « tu sais où me trouver » a renvoyé la balle dans mon camp. Mais pourquoi ai-je cette impression si frustrante qu'il a érigé un mur infranchissable autour de son propre camp ?

Je renifle plusieurs fois.

– Écoute, moins + moins = plus, « c'est mathématique » disait mon grand-père, affirme Lucie. Alors perte + perte = retrouvailles. Il ne peut pas en être autrement.

Son argument me surprend et me fait sourire.

*Une logique qui plairait à Aaron.*

Ce prénom me donne envie de pleurnicher de plus belle.

– Allez, courage, me dit Lucie en m'embrassant sur la joue.

Sa gentillesse me fait chaud au cœur. Elle regarde par le mini-vasistas qui sert de fenêtre.

– C'est vraiment moche ici.
– Et tu n'as pas vu les toilettes ! dis-je en me laissant tomber sur le lit, le seul endroit à peu près à taille humaine dans cette chambrette pour Pygmées.

Elle s'installe en face de moi et commence à me raconter l'enfer de sa pension. Je vois bien qu'elle cherche à me changer les idées avec des anecdotes amusantes et j'en suis touchée.

Soudain je pense à Abby : est-ce que Madame Harving l'aura déjà prévenue de la disparition de Lucie ? Avant que ma boss n'alerte le FBI, je propose de lui téléphoner.

Une lueur apeurée passe dans le regard de Lucie.

– Et si on lui demandait si tu peux dormir ici avec moi ?
– Oh oui, dit Lucie en battant des mains comme une enfant.

Vraiment cette fille m'étonne, en quelques heures à peine, elle passe de la vamp glamour à la petite fille.

– Tu verras demain matin, après une nuit ici, tu regretteras d'avoir accepté !

Mais je suis contente car je n'ai pas envie de rester seule. En moins de quatre minutes, l'affaire est

réglée. Je ne sais comment j'arrive à convaincre Abby aussi vite.

– OK, dit-elle au téléphone, si tu penses que c'est mieux pour elle ce soir.

*Depuis quand ma boss se préoccupe-t-elle de ce que je pense ?*

Mais je suis trop lasse pour y réfléchir.

Ragaillardie par la permission d'Abby, Lucie prend la soirée en mains. Elle arrange les coussins comme un cocon autour de moi, elle prépare du thé, elle sort des biscuits de son sac puis elle se cale contre mon épaule tout en grignotant et en me racontant sa vie à Paris. Elle me parle de l'agent qui l'a repérée alors qu'elle allait à un concert, de sa mère qui ne voulait pas qu'elle soit mannequin, de son père qui est un cuisinier talentueux et de son amitié depuis la maternelle avec Pauline.

À nouveau, je remarque sa délicatesse quand elle n'aborde pas le sujet de son photographe…

Pendant un long moment, je l'écoute sans dire un mot. Puis la fatigue venant, je somnole en me disant que Lucie aurait été une petite sœur formidable, peut-être celle que j'ai rêvé d'avoir. Je voudrais la remercier. Alors le moins que je puisse faire c'est d'aller récupérer Woody demain.

Peut-être pourrais-je alors m'expliquer avec Kirsten ?

# 3. Adopte un boss

Lucie ne cesse de parler depuis que nous avons quitté le Riviera Hôtel, mais son bavardage entrecoupé d'éclats de rire continue de me mettre du baume au cœur.

*Et j'en ai besoin. Cet organe vital, centre opérationnel et perturbé de mes sentiments, est encore tout cabossé.*

Quand en route je lui annonce que j'irai chercher Woody ce soir, Lucie me saute au cou. Dès que nous arrivons au bureau, Abby nous informe.

– Quartier libre ce matin. Le shooting de 10 heures a été reporté. Lucie tu vas en profiter pour alimenter un peu ton compte Instagram et ensuite tu iras à ton cours de danse.

Après avoir acquiescé, celle-ci se dirige nonchalamment vers la salle de réunion. Quant à moi, me voilà rassurée : aucun risque de croiser mon père ce matin.

*Tant mieux.*

Pourtant je suis curieuse. Comment se passerait une nouvelle rencontre ? Tenterait-il de me parler, serait-il gêné, furieux, impassible ?

Si je suis tout à fait honnête, et en dépit de ce que j'ai pu lui affirmer, je détesterais qu'il m'ignore comme je le lui ai demandé…

C'est ainsi que je me rends compte que, depuis hier, je dis le contraire de ce que je désire véritablement. « Oublie-moi » quand j'aurais tant voulu que mon père se préoccupe de moi…

Et je n'ai pas fait mieux avec Aaron, avec qui au fond j'ai « prêché le faux pour savoir le vrai », selon une des expressions favorites de ma mère…

Et j'ai obtenu une réponse qui n'était pas celle que j'espérais.

Alors, puisque je compte voir Kirsten ce soir, je vais essayer de faire mieux. Lui dire ce que je pense et ce que je veux vraiment : que notre amitié continue, comme avant.

Y arriverais-je ?

Interrompant mes pensées, Abby extirpe de ses étagères un énorme dossier qui semble tout droit sorti d'un cabinet de notaires du XIX$^{e}$ siècle.

– Tu me prépares ce que je dois savoir sur Lili Jander.

La marque tendance dont le secret autour du nom du nouveau directeur de collection a fait s'agiter la presse jusqu'à hier.

– Pour midi.
– Mais…

Je feuillette le dossier. Il y en a pour des heures à lire tout ça ! Il y a plusieurs tonnes de coupures de presse dont au moins deux quintaux en japonais. Abby lève ses yeux cernés vers moi.

– Pour ce genre de demande, même si la gamme des réponses autorisées s'étend de « oui » à « oui, volontiers », « je m'en occupe tout de suite » est la réponse que j'attends de toi. Donc pour midi.
– Oui.

Pour Abby, le management repose sur un système manichéen, proche du totalitarisme. De plus, de son point de vue, le « quartier libre » annoncé à 9 heures s'apparente à boulot chronophage qu'on n'a pas eu le temps de faire avant.

Au moment où je vais quitter son bureau, elle me retient d'un index levé.

– Et avec le chien, on en est où ? demande-t-elle en baissant la voix.
– Il est en soins intensifs, mais il devrait sortir ce soir.

Vivement que je le ramène car je vais bientôt me trouver à court de mensonges crédibles. Mais de façon surprenante, je n'éprouve ce matin aucune culpabilité à mentir à propos de la santé de Woody… Et à voir l'air soulagé et serein d'Abby, on dirait que l'adage « la fin justifie les moyens » se vérifie.

La sonnerie de son téléphone interrompt ma réflexion philosophique.

Tout en prenant l'appel, Abby se laisse tomber sur son fauteuil et je la vois blêmir en répétant le nom Stan Oscar, synonyme ici de bouleversement et de chaos. Puis elle se met à hurler au téléphone.

Je m'éclipse, laissant Abby à son aimable conversation téléphonique. Au passage, je jette un œil à Lucie, installée dans la salle de réunion.

– Viens voir, me dit cette dernière.

J'approche pensant qu'elle va me montrer son Instagram. Mais elle m'indique un mail qu'elle est en train de rédiger et qui est en réalité une déclaration d'amour, puis un autre, puis toute une série. Comme je ne comprends pas, elle m'explique.

– Je pense qu'Abby et Léo sont faits l'un pour l'autre.

J'ouvre de grands yeux de chouette. Abby ne me semble pas la candidate idéale pour une histoire d'amour.

– Mais si, réfléchis, ce sont les mêmes.

*Faut-il donc être semblables pour s'aimer ?*

– Alors je leur envoie à chacun des lettres d'un admirateur/trice secret… et quand ils seront intrigués et voudront se rencontrer, je signerai de leur vrai nom.
– Mais tu ne peux pas faire ça, tu ne peux pas jouer avec les sentiments des gens.
– Je ne joue pas, je les aide à réaliser leur vie.
– Mais si tu leur fais du mal ?

Je pense évidemment à Kirsten que, sans intention de jouer, j'ai blessée douloureusement.

– Mais non, tu verras.

Oh, et puis, après tout ! D'après ce que j'ai entendu ici ou là, Abby est célibataire et Léo divorcé. Et qui sait ? Recevoir des missives d'un soupirant secret détendra peut-être ma boss qui semble en avoir besoin.

– Fais attention tout de même.

*Surtout à ce que Abby ne te chope pas, parce que c'est moi qui vais prendre.*

– Et n'oublie pas de t'occuper de ton Instagram : poste des photos de New York, des trucs typiques, quelques selfies en StanOscar… Le message que tu dois envoyer à tes followers est « la vie est cool ici » !
– OK, OK, mais je finis mes mails d'abord.

Je soupire. Sans plus de motivation à lutter, je laisse Lucie à son projet de *Adopte-un-boss* et je m'installe dans un bureau vide en ce samedi matin, pour me concentrer sur le dossier.

Toute la matinée, je décortique, analyse, interroge et croise données et intuitions pour saisir en détail et en chiffres ce qui fait la particularité de la marque. « Son ADN », nous apprenait-on à la fac. Hyper concentrée, j'aperçois tout juste Lucie me faire un petit signe au moment où elle part à la salle de gym. Enfin, à midi pétant, je dépose sur le bureau d'Abby quatre pages d'un mémo structuré en trois parties ayant pour sujet « la substantifique moelle de Lili Jander ».

*Diagnostiquée et analysée par une dog-sitter.*

Je suis assez fière d'avoir réussi dans le temps minimum imparti.

– Ça va m'être utile tout à l'heure. J'emmène Lucie voir Rob, dit ma boss en feuilletant mon document.

Hormis le fait qu'elle a oublié le merci, si je ne me trompe pas, elle vient de me faire un compliment indirect.

*Mais Rob, Henri Rob ?*

– Il pense à elle pour leur premier défilé à Tokyo l'année prochaine, continue-t-elle comme si j'avais formulé ma question à voix haute.

Je n'en reviens pas, Henri Rob a été nommé hier directeur de collection et Abby va déjà le rencontrer ? Décidément ma boss n'a pas fini de m'étonner.

La voix de Lucie se fait entendre à ce moment-là.

– Oui, mais moi, je veux y aller avec Joy.

Abby lève les yeux au ciel.

– C'est une lubie éphémère j'espère ? Parce que figure-toi qu'on est samedi et que je devrais être en week-end. Alors ce n'est vraiment pas le moment de faire la diva.
– Non, en effet. J'y vais avec Joy ou j'y vais pas.
– Oh mon Dieu, dit Abby, est-ce que les ennuis ne s'arrêtent jamais ?

Sur ce sujet, je suis assez calée en ce moment pour hélas confirmer que, dès que les catastrophes pleuvent, elles ont aussi tendance à proliférer.

– C'est Joy qui m'a accompagnée aux shootings, elle sait comment je travaille, et maintenant, elle connaît la marque Lili Jander sur le bout des doigts.

Les doigts d'Abby pianotent un long moment sur son bureau puis elle finit par se lever. Son visage est impénétrable.

– Laisse-nous un instant Lucie, ordonne-t-elle.

Sans se presser, Lucie sort en roulant des hanches et me fait un clin d'œil au passage.

– J'ai pour principe, m'explique ma boss à présent debout devant la fenêtre, de ne jamais céder aux caprices. Mais ce rendez-vous n'est qu'une rencontre informelle. Rob a manifesté l'envie de voir Lucie lors de son passage à New York aujourd'hui, mais je ne suis même pas certaine qu'il aura le temps de la recevoir en personne.

Je ne bouge pas d'un millimètre, essayant d'imaginer la suite. Va-t-elle annuler ?

– Donc tu l'accompagnes.

*Moi ?*

– Tu l'emmènes au showroom pour 15 heures, tu ne la laisses pas seule, tu surveilles chacun de ses gestes et chacun de ses mots – on connaît ses extravagances –, tu enregistres toutes les infos. Elle, si elle doit essayer des trucs, elle le fait immédiatement. Donc tu vérifies qu'elle porte des talons en

y allant.

C'est toi qui diriges la rencontre. Tu es son agent.

*Son AGENT !?!*

Je me retiens de sauter de joie tout autour de la pièce en criant avant de lui sauter au cou. Car Abby vient de faire un truc incroyable. Elle vient de m'adouber agent ! Et pour entériner ma promotion aussi subite qu'inespérée, elle m'envoie en mission chez Lili Jander. C'est le genre de miracle qui n'arrive qu'une fois dans une vie !

– Merci, dis-je chaleureusement.

Ma voix se casse tant je suis émue. Et comme Abby ne semble pas réagir, je ne sais pas si elle m'a entendue. Peu importe : elle peut compter sur moi, je serai à la hauteur. Je vais donner le meilleur de moi-même pour mener à bien ce rendez-vous, fut-il informel, négligeable et avec le plus obscur des assistants d'Henri Rob.

Après quelques conseils supplémentaires, Abby se retourne enfin vers moi.

– Et bien sûr, je n'attends de vous deux aucune fantaisie.

*Ce n'est pas notre genre !*

Et c'est encore moins le moment de faire de l'ironie car en vérité je ne suis que ravie, excitée, impatiente, flattée et joyeuse !

Mettant fin à la conversation, le téléphone d'Abby vibre sur le bureau.

– Mais ce n'est pas vrai, souffle-t-elle en décrochant.

Puis très vite, elle se met à crier en déambulant dans la pièce.

– Ne me dites pas que vous êtes incapable de trouver huit cents chaises en plexi pour la semaine prochaine ou je vous envoie faire de la découpe dans une usine de thermoformage pour le restant de votre carrière !

J'imagine qu'au bout du fil l'interlocuteur d'Abby, sans doute un des gars de la prod', se décompose. Ou plus vraisemblablement, commence-t-il comme moi à s'habituer. Pourtant il y a du nouveau dans le comportement de ma boss : jusqu'à ces derniers jours, j'étais l'objet central de sa colère, désormais tout le monde y passe…

Abby serait-elle au bord de la crise de nerfs ?

Sans envie d'approfondir cette question pour le moment, je me hâte vers mon bureau.

***

Le taxi est en bas. Je range dans mon sac un des iPad du bureau sur lequel je viens de mettre à jour le dossier de Lucie.

– Oublie pas ton book, me dit Lucie.
– C'est le monde à l'envers. C'est qui l'agent ici ?

Elle me tend en riant mon dossier de créations rendu par Léo l'autre jour. « On en reparle », m'avait alors dit Léo, mais ça date de plus d'une semaine, depuis, il a eu beaucoup à faire… Pour ne pas risquer de nous mettre en retard, je le fourre dans mon sac. Avant de partir, je vérifie mon allure dans le miroir : cheveux tirés, rouge à lèvres éclatant, pantalon noir et blouse fluide Céline, achetés en solde à prix d'or après avoir cassé mon porte-monnaie. Sans y faire attention, j'ai mis ce matin ma tenue fétiche pour me sentir sûre de moi.

Dans la voiture qui nous emmène vers Prince Street direction Lili Jander, Lucie se plonge dans le mémo préparé pour Abby. J'observe sa silhouette parfaite : tailleur sobre, sandales à talons et incontournables lunettes noires de star.

*Une allure de femme d'affaires.*

Le showroom est installé au dernier étage d'un immeuble de briques et de fer typique du quartier. Dès que nous entrons, je suis fascinée par l'endroit. Un appartement très lumineux, de grands canapés blancs d'un côté, une immense table de bois flotté de l'autre et des photos noir et blanc au mur. Partout des gens très affairés, passant d'une pièce à l'autre avec un « comment allez-vous chaleureux », des portants, des vêtements, des classeurs ouverts, des livres, des magazines et des objets de déco insolites.

Le plus frappant est qu'on entend parler toutes les langues, toutes les nationalités de la planète semblant être ici représentées dans ces grandes silhouettes stylées.

*Une tour de Babel revisitée tendance.*

– Henri arrive, nous dit-on après que j'ai expliqué qui nous étions.

Oh, alors finalement Henri Rob lui-même va nous recevoir ? Abby risquerait une attaque si elle savait. Mais il est trop tard pour faire machine arrière : maintenant c'est moi qui suis là et je vais assurer.

En attendant, je respire à fond : joie et appréhension se mélangent, mais aussi excitation et impatience.

Deux minutes plus tard s'avance vers nous un homme en chemise bleu lavande, lunettes d'écaille et cheveux coupés façon moine. Avec courtoisie, il nous fait faire un rapide tour du showroom, présentant Lucie à son équipe présente. À plusieurs reprises, le regard de Rob détaille Lucie, la

regarde marcher, sourire, parler et tendre la main d'un geste aimable pour saluer.

Puis il nous entraîne dans un bureau style atelier où trône une table encombrée de dessins, magazines, morceaux d'étoffe et autres trésors qui me fascinent.

J'adorerais pouvoir regarder tout ce qui se prépare ici.

Après y avoir été invitées, Lucie et moi nous asseyons sur des fauteuils confortables disposés autour d'une table basse couverte d'échantillons de tissus. Rob s'installe dans le canapé, un bloc à la main. Il pose à côté de lui un porte-épingles.

Bien que je sois impressionnée par le grand couturier maintenant installé face à nous, je me sens rassurée dès que je jette un œil autour de moi. Car je connais les codes de cet univers professionnel, il est celui que j'aime et dans lequel je veux travailler. Au fond, c'est un peu comme si tout autour de moi m'était familier : l'atmosphère, les matières, les outils, les panneaux de tendance… Tout ce que j'ai aimé étudier à la fac. Je me tiens droite sur mon fauteuil, intimidée, mais avec le très net sentiment d'être à ma place.

Deux assistants de Rob nous rejoignent alors : ils sortent d'une housse taguée aux armes de la maison un tailleur-veste à basques sublime. Le pantalon est large, la veste très galbée rebrodée avec des perles qui forment comme des grappes de fleurs posées en biais.

Je me pâme en silence devant la beauté de ce vêtement iconique de la marque.

– Parlez-nous un peu de Lucie, me demande alors Rob.

Je lui tends l'iPad avec les photos tandis que Lucie passe dans la pièce d'à côté pour se changer.

*J'ai trois minutes pour convaincre.*

– Elle travaille avec les plus grands, commencé-je d'une voix posée. Elle est extrêmement demandée mais nous sommes très attentifs à son image et choisissons ses clients avec la plus grande attention. C'est une mannequin très professionnelle : ponctuelle, impliquée, dynamique, motivée… Appréciée pour son moral d'acier, sa volonté, sa capacité à se métamorphoser et à s'adapter à tout ce qu'on lui propose, son sens du rythme et son naturel. Mais aussi pour son optimisme, sa fantaisie et sa fraîcheur. Elle aime ce qu'elle fait et elle se donne avec générosité.

Je m'interromps un moment en réfléchissant à ce qui m'impressionne chez Lucie.

– On dirait, ajouté-je, qu'elle comprend instinctivement comment mettre en valeur ce qu'elle porte. Face à l'objectif, elle sait toujours comment se placer et se tenir. Sur un podium, elle sait comment se déplacer. C'est comme si elle jouait avec le vêtement, dans un dialogue à la fois intime et qui parle à tous.

– Bien, dit Rob l'air satisfait. J'ai hâte de la découvrir !

Quand Lucie revient revêtue du tailleur, il se lève pour mieux la regarder. Elle avance tranquille, assurée, tourne sur elle-même puis boutonne et reboutonne la veste qui épouse parfaitement sa taille ultra-fine. Découpes et coutures se placent parfaitement sur sa silhouette, mettant en valeur ses épaules et son buste. Le galbe de ses longues jambes se devine sous le tissu fluide du pantalon.

L'air enthousiaste, Rob tourne autour d'elle, elle lui sourit modestement.

– Cette année, nous explique-t-il, nous avons choisi de revisiter les classiques. Nous cherchons un visage mais aussi une personnalité qui puisse être l'ambassadrice de notre collection en Asie.
– Et de la veste à basque, succès jamais démenti de Lili Jander depuis avril 1950… dis-je en me levant à mon tour, fascinée par le tombé parfait du vêtement.
– En effet, sourit Rob. C'est au printemps de cette année-là que Lili a créé ses premiers modèles.

Rob fait ensuite approcher Lucie, il aplatit le tissu sur ses hanches et fait voleter les basques de la veste, puis lui demande d'aller essayer la robe cocktail. Pendant qu'elle se change, il échange à voix basse avec ses assistants tout en faisant défiler les clichés de Lucie sur l'iPad.

– Que pensez-vous de ces pièces ? demande-t-il de façon inattendue à la mannequin quand elle revient.

On demande rarement leur avis aux filles et encore moins aux plus jeunes, aussi suis-je étonnée. Un peu inquiète aussi à l'idée de ce que Lucie peut répondre mais tant pis. Impossible de m'interposer dans la conversation.

Lucie ne se démonte pas.

– Oh j'adore, répond-elle. Ce qui me plaît c'est qu'on dirait que tout est travaillé à partir des corps, comme moulé sur les courbes et stylisé.

Il la fixe intrigué.

– On a l'impression que vous jouez avec tout : les cols, les manches, les couleurs, les proportions, continue Lucie l'air réfléchi. C'est classique et en même temps très nouveau.

Il rit.

– C'est en effet ce qui m'a séduit en entrant ici : des codes à détourner et une tradition à revisiter.

*Bravo Lucie ! En plein dans le mille !*

Il lui pose ensuite des questions sur son parcours, ses choix, et les marques pour lesquelles elle a travaillé. J'écoute sans intervenir, épatée par le calme de Lucie qui s'exprime posément, avec respect et admiration pour les créateurs pour lesquels elle a travaillé. Son CV impressionnant fait son petit effet sur le trio de Lili Jander, qui hoche la tête à plusieurs reprises.

Henri Rob paraît particulièrement charmé par Lucie, surtout quand il se découvre des passions communes avec elle : le surf sur les plages de l'Atlantique, les Fish and Chips arrosés de vinaigre à Londres et les labradors. Quand elle confie rêver d'aller sur l'île de Naoshima au Japon, il est conquis.

Après nous avoir apporté du thé, les deux assistants s'éclipsent.

– Je serais ravi que vous représentiez ma collection, conclut le couturier.
– J'adorerais, dit Lucie avec naturel.

Elle boit son thé en silence, puis me jette un regard étrange avant de se tourner vers Henri Rob.

– Puis-je vous demander quelque chose ?

Henri Rob lui fait signe de continuer tandis que je regarde Lucie avec curiosité.

– Auriez-vous la gentillesse de regarder le book d'une amie styliste ?

Je manque de m'étrangler avec ma gorgée de thé.

– Le regard d'un grand professionnel pourrait l'aider.

Henri Rob sourit gentiment.

– Ce serait pour moi un honneur.

*Mon Dieu, mais elle ne se rend pas compte ?*

*Je ne suis rien à côté d'un homme comme lui.*

Lucie se tourne vers moi et me fait signe de sortir mon book. Je suis tétanisée, figée par l'angoisse, rendue complètement muette par la panique… bref statufiée sur ma chaise.

– Mon amie agent est aussi styliste et elle a un aperçu de son travail avec elle, insiste Lucie avec une moue insistante à mon intention.

Rob se penche vers moi et m'invite d'un sourire à lui confier mon dossier : j'ai l'impression de devoir remettre ma vie entre ses mains. Je me secoue. Comme dans un rêve éveillé, je sors mon book et le confie au maître d'une main timide. J'en rentrerais dans mon sac de confusion.

*Et s'il trouve ça pathétique ?*

J'ai beau me dire que j'ai eu les félicitations de mes profs durant toutes mes études, que ma collection de fin d'année a été remarquée par le jury jeune création du Festival de Mode Côte Est, que ma robe de mariée a reçu une ovation au défilé des étudiantes et que…

*Mais mon travail devant le talent d'Henri Rob, c'est la cabane en paille des trois petits cochons face au château de Versailles !*

Pétrifiée, je compte les secondes tandis qu'il tourne les pages. S'il le referme immédiatement c'est fichu, s'il le feuillette négligemment, c'est qu'il est poli, mais s'il revient en arrière, ce qu'il est en train de faire en ce moment même, qu'est-ce que ça veut dire ?!?

– Il y a de très bonnes idées, dit-il.

Mon dos se transforme en coulée de sueur. Et un sourire béat s'épanouit sur mon visage.

– Inspiration éclectique, subtilité, fraîcheur et personnalité, c'est un travail très construit, très réfléchi, continue-t-il. Mais si vous me permettez un conseil ?

Je hoche la tête sans pouvoir prononcer un mot.

– Attention à la sensibilité. On la sent, elle est très présente, mais vous devez encore plus la développer. Vous nous montrez là un imaginaire qui ne demande qu'à se déployer. Concentrez-vous sur l'histoire que vous voulez raconter et partez de la base de notre métier : les formes et les matières.

*Il a dit notre !!*

– Continuez comme ça, dit-il en me rendant le book. Et nous nous reverrons.

*Henri Rob himself vient de me complimenter ?*

– Je vous remercie, dis-je d'une voix que j'essaie de rendre assurée. Et je suivrai vos conseils.

Lucie me fait un grand sourire quand il me remet sa carte. Mes pieds ne touchent plus le sol ! Je n'ose pas regarder mes chevilles qui doivent être enflées comme des Moon boots.

Tout en parlant de son dernier voyage au Japon à Lucie, Henri Rob nous raccompagne jusqu'à la porte. La simplicité de ce grand créateur m'impressionne. Pas de chichi, pas de protocole.

– Je voudrais avoir Lucie pour Tokyo, dit-il en nous serrant la main.
– Si vous voulez bien envoyer votre proposition par mail à la directrice du département New faces, Abby Morton. Idol vous répondra très rapidement, notamment en ce qui concerne les engagements de Lucie pour l'année à venir.

Je lui remets la carte d'Abby. Puis au nom d'Idol, je le remercie dignement. Mais, en moi-même, je l'embrasserais !

– Tu es dingue Lucie, lui dis-je dans la rue. Et s'il avait détesté ?
– C'était un risque à prendre,

*Tout à fait le genre d'improvisation qu'Abby appellerait fantaisie…*

– Mais ça valait le coup non ? dit-elle avec modestie.

*Carrément !*

–Tu parles, c'est absolument génial. Je n'aurais jamais osé, Henri Rob… c'est incroyable, mais grâce à toi… lui dis-je en la prenant par la taille pour poser un baiser sur sa joue. Je ne sais pas comment te remercier.

Bras dessus bras dessous, nous faisons quelques pas, serrées l'une contre l'autre, jusqu'à tituber à force de rire et de nous bousculer comme deux ados. Je lui suis vraiment reconnaissante. Depuis hier soir, notre tristesse nous a rapprochées et ma presque petite sœur est devenue une nouvelle amie.

Après avoir raccompagné Lucie à la pension, j'envoie un message à Abby. Même s'il est déjà 17 heures et qu'on est censé être en week-end depuis longtemps.

[Tout s'est bien passé. Henri Rob très intéressé. Il va envoyer un mail.]

[On en parle lundi]

Comme d'habitude, le merci est optionnel, mais je ne m'en offusque pas, trop occupée à me remémorer chacune des remarques d'Henri Rob sur mon book. Et puis, c'est un peu grâce à Abby que j'ai pu le rencontrer. Même si elle est dure – et parfois injuste – avec moi, ma boss vient de gagner un nouveau point sur l'échelle de mon estime.

Ce n'est rien à côté de mon courage, qui lui, remonte en flèche !

Car je me sens renaître. Moi qui étais abattue, sans énergie et prête à tout laisser tomber parce que tout part en vrille, me voilà reboostée, prête à travailler à fond et surtout à croire en moi.

Si j'ai largement merdé au niveau amical, amoureux et peut-être familial, du côté professionnel, l'horizon s'éclaircit d'un coup. Et l'espoir apparaît.

*C'est peut-être un bon présage ?*

***

Pourvu que ma bonne étoile dure.

Une fois sur le perron du 973 Lexington avenue, immobile devant la porte de chêne, je n'en suis plus si certaine. Je suis même prête à partir en courant. Mais je ne dois pas flancher.

J'ai promis à Lucie de récupérer Woody et si tout va bien, je pourrai parler à Kirsten.

J'espère qu'elle sera là et que je pourrai enfin m'expliquer.

Je sonne d'une main tremblante que j'essuie vite sur mon pantalon quand je m'aperçois qu'elle est moite d'appréhension. Je respire à fond en entendant des pas. La porte s'ouvre.

Aaron se tient devant moi.

Même si on est samedi, il n'aurait pas pu être au bureau, lui qui passe son temps à travailler ? L'air interdit, il me dévisage et je suis incapable de dire si la joie ou l'irritation accompagne son étonnement évident.

– Ah, finit-il par dire. Je ne m'attendais pas à te revoir.

Même si je ne devrais pas, je ne peux m'empêcher de le regarder. Comme d'habitude il est magnifique. Jean délavé, pieds nus, et chemise de lin vert d'eau, il semble irréel tant il est superbe. Je me dandine bêtement en mordant mes lèvres.

Il sourit en ouvrant grand la porte.

– Eh bien, Entre donc !
– Non.

Il écarquille ses grands yeux verts et j'y retrouve cette douceur mêlée d'attention extrême que j'aime chez lui.

*Entre autres choses que j'apprécie.*

Mais fini les rêveries.

– Je voudrais juste récupérer Woody.
– Tu penses que je ne m'en occupe pas bien ?

Son ton est gentiment moqueur. Prise de court, je hausse les épaules, je n'ai pas le cœur à plaisanter. Je voudrais juste en finir. Être loin d'ici. Maintenant je me dis que j'ai fait une erreur, que je n'aurais jamais dû venir. Troublée, j'en perds confiance et doute du réalisme de mon objectif. Avec Aaron en face de moi, mon but me paraît tout à coup voué à l'échec.

– C'est Lucie, elle le réclame, dis-je en brandissant le prétexte du chien.
– Ah si c'est pour Lucie alors !

Son ton est maintenant ironique et son visage se tourne vers l'intérieur de la maison.

– Eh devine qui est là, Wood !

Puis à moi :

– Allez entre, le temps que j'aille chercher sa laisse, elle est dans ma chambre je crois. Et puis, il y a ses jouets aussi.

*J'ai un peu l'impression de venir chercher notre enfant en garde alternée.*

Mal à l'aise, je reste debout dans l'entrée sans oser avancer plus loin. Dans le salon j'entends des voix : je reconnais celle de Kirsten.

Mon ventre se serre d'appréhension. Elle discute avec un homme dont j'ai déjà entendu la voix. Tandis que je tends l'oreille pour essayer de le reconnaître, la porte du salon s'entrouvre et Woody se faufile vers moi en jappant avant de me sauter dessus.

– Chut, le supplié-je à présent terrifiée à l'idée de me trouver nez à nez avec Kirsten.

Il me semble maintenant évident que le moment est mal choisi et que j'aurais dû être certaine de pouvoir la voir seule.

– Qu'est-ce qui se passe Woody ? demande alors mon amie en ouvrant la porte à double battant.

En m'apercevant, elle blêmit et recule comme si j'étais une apparition. À son regard plein de mépris, l'apparition n'est pas bienvenue. D'ailleurs, elle tourne les talons avant que je n'aie pu ouvrir la bouche.

*Alors rien n'a changé depuis l'autre soir.*

Comme dans le brouillard, je la vois rejoindre dans le salon un homme assis sur le canapé : je reconnais Chase Farrell. En le voyant, le souvenir du dîner avec Aaron me donne envie de pleurer, il me semble que c'était il y a si longtemps,

Comme j'étais loin de penser que ça finirait ainsi. Cela me semble une fin si pitoyable.

*Si seulement je pouvais tout rembobiner.*

Aaron redescend alors. Suivant mon regard vers le salon, il fait une petite moue, comme pour s'excuser que la situation ne soit pas arrangée entre Kirsten et moi.

*Ou c'est ce que je veux croire.*

Avec un sourire enjôleur, il me tend la laisse.

– Comment vas-tu, tu ne m'as rien dit hier ?

J'ai envie de lui dire de baisser la voix. Car si Kirsten apprend que nous nous sommes vus hier… Si elle entend Aaron me parler comme si de rien n'était, comme si notre rencontre ne s'était pas terminée sur une séparation, elle pourrait croire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes entre Aaron et moi.

*Or…*

– Je me débrouille, réponds-je avec lassitude tout en observant Kirsten qui, délibérément m'ignore et poursuit sa conversation avec Chase.

Je me sens tellement mal. Elle ne me regarde même pas, je n'existe pas. Je n'existe plus.

Ni pour Kirsten, ni pour Chase qui ne m'a pas vue, ni pour Aaron que je dois ignorer. Le chagrin me serre la gorge.

– J'ai trouvé à Chase un job sur le chantier de la 88, c'est un petit boulot mais il est hyper content.

Je pense à Chase si détaché, si serein, si calme, j'aimerais à cet instant avoir sa sagesse. Et ne pas me sentir si anéantie.

– Je l'ai invité pour le lui annoncer et fêter son embauche ! continue Aaron pour m'expliquer la raison de la présence de Chase.

Comme s'il voulait me faire partager ce moment…

– Ce que tu fais ne me regarde pas, dis-je tristement, enfin, ne me regarde plus.

Les épaules d'Aaron s'affaissent. Une ombre passe sur son visage. Ses yeux se voilent. Il semble sonné, comme s'il avait reçu un coup qui l'avait à la fois blessé et surpris. Le regard vide, il frotte son menton avec sa paume. Il me regarde, l'air désemparé. Ses lèvres s'entrouvrent pour parler.

Mais il se tait, hausse les épaules et enfonce ses mains dans ses poches. Il continue à me regarder mais son regard a changé. Tout égarement a disparu de ses traits, il n'est ni irrité ni peiné, il est l'Aaron qui gère, contrôle, maîtrise.

– Comme tu veux. Appelle-moi si tu as besoin d'aide, dit-il d'une voix sans timbre.

Je me souviens avec tristesse qu'il a proposé la même chose à Chase l'autre soir. Woody fait alors diversion en se frottant contre mes jambes. Avec un soupir audible, Aaron se dirige vers le salon et s'adresse à Kirsten, assez fort pour que je l'entende.

– Joy est venue chercher Woody.
– Très bien, comme ça, elle n'aura plus aucune raison de revenir.

Elle ne tourne même pas la tête. Gêné, Chase me fait un petit signe de la main. Penché sur Kirsten, Aaron lui chuchote quelque chose à l'oreille.

Elle le fixe puis elle se lève, et avec des gestes nerveux, se met à ramasser la balle et les jouets de Woody, elle attrape la gamelle dans le jardin et fourre le tout dans le sac de Woody.

Puis elle marche dans ma direction. Pleine d'espoir, je ne la quitte pas des yeux.

Son regard est glacial quand il se pose enfin sur moi.

– Kirsten, lui dis-je d'une voix suppliante, on est amies.

J'ai l'impression de parler comme une enfant. Je devrais plutôt lui dire qu'elle est mon âme sœur, ma confidente, une des personnes les plus importantes de ma vie, et que sans la solidité de notre amitié, je me sens amputée d'une partie de moi-même. Mais émue et gênée, je n'arrive pas à ajouter un seul mot.

– C'était précisément ce que je croyais.

Et elle jette le sac à mes pieds. J'ai l'impression de recevoir une deuxième gifle, douloureuse et humiliante. La douleur qui me vrille le cœur est insupportable. En me baissant pour accrocher sa laisse à Woody, je m'agrippe au cou du chien pour ne pas tomber.

– Allez, on rentre chez nous, lui dis-je pour me donner du courage.

Je tremble comme s'il faisait moins 15 alors que mon dos ruisselle de sueur. Je suis presque étonnée d'être si affectée par l'attitude de Kirsten. Je pensais m'être préparée, avoir compris que la dureté du comportement de mon amie ne venait que de sa propre souffrance, et je croyais pouvoir tenir à distance mes propres ressentis pour l'aider.

Mais son mépris me déchire, comme si elle venait de me cracher au visage. Le recul, le raisonnable n'y font rien. Et j'en souffre terriblement.

De loin, comme au ralenti, je vois les sourcils de Chase se froncer puis son regard passer d'Aaron à Kirsten avant de revenir sur moi. Après s'être rassise, Kirsten termine sa coupe d'un trait. Aaron s'avance vers moi, raide, son visage est impénétrable.

D'une main hésitante, je lui fais signe de ne pas s'approcher davantage.

*Je connais la sortie.*

Aaron s'immobilise à la porte du salon et me fixe sans mot dire. La honte et le chagrin me brûlent les tripes, je sens mes larmes jaillir sans que je puisse les retenir. Ramassant le sac, je marche à reculons, Woody collé à mes jambes, comme s'il sentait que j'avais besoin d'être soutenue pour ne pas m'effondrer.

À peine sommes-nous Woody et moi dans la rue que mon portable sonne. Mon cœur se met à battre très vite.

Kirsten, Aaron ?

Mais seul le + 33 du numéro de mon père s'affiche en clignotant désespérément.

# 4. Crazy Love

Dès 8 heures du matin, je suis épuisée et trempée. La pluie ne cesse de tomber en ce début de journée tandis que je me hâte vers les bureaux d'Idol sans parapluie. Le taux d'hygrométrie a battu des records, tant dans le ciel de la côte Est que sur mes joues. Depuis samedi 18 heures, heure à laquelle j'ai quitté effondrée la maison d'Aaron, j'ai épuisé trois boîtes de mouchoirs en papier et saoulé Woody de lamentations et conjectures variées. Enfermée dans ma chambrette du Riviera Hôtel 36 heures durant, je me suis remémoré chaque minute de ma visite chez Aaron, essayant de revoir les instants où le cours des choses aurait pu être dévié et cherchant ce que j'aurais pu dire ou faire de mieux. J'ai ainsi passé deux nuits et un jour à me torturer, entrecoupés de brefs tours du pâté de maisons pour répondre aux besoins de sorties de Woody.

Dans mon désespoir, j'avais coupé mon téléphone, sans crainte d'un appel d'Abby qui avait elle-même pris en charge le planning dominical de Lucie. Mais ce matin en arrivant au bureau, quand je le rallume, trois messages s'affichent. Tous en provenance de mon père.

Toujours aucun signe de Kirsten.

C'est donc avec le cœur gros et lourd que j'entre dans le bureau d'Abby, suivie de Woody.

*Lundi, troisième semaine chez Idol…*

À la vue du chien, le visage de ma boss s'éclaire légèrement.

*Bien qu'honnêtement, ce matin, elle ait l'air aussi déterrée que moi…*

Pas le temps de m'appesantir sur sa mauvaise mine, car Lucie arrive, sautillant de joie : elle entame une petite danse avec Woody qui jappe en mesure. Un peu lasse, je m'attends à ce qu'Abby fasse une remarque désobligeante à sa façon mais elle regarde la scène d'un œil morne.

*Visiblement, nous sommes sur la même longueur d'onde : perturbées.*

Comme prévu, je lui fais un rapide compte rendu de la rencontre avec Rob. Sans faire de commentaires, elle acquiesce, tout en faisant défiler ses mails sur son ordinateur. Quand je la vois froncer un sourcil devant son écran, j'ai une petite sueur froide : a-t-elle reçu les mails d'amour écrits par Lucie ? Est-ce ce qui la contrarie ?

– Bon, comme tu as l'air débrouillarde… dit-elle.

*Est-ce un compliment ?*

– Tu vas te pencher sur la question des chaises.

*Quel cadeau !*

Mais ce problème matériel épineux a le mérite de m'occuper une bonne partie de la matinée : il me faut localiser un fournisseur de mobilier en plexi, capable de livrer 800 pièces d'ici huit jours. Et de les reprendre aussi vite si Stan Oscar change d'idée.

Assise à un bureau non loin du mien, Woody couché à ses pieds, Lucie reste étonnamment calme, même si Abby, contrairement à son habitude, ne lui a pas donné son emploi du temps pour la journée. Ma boss est vraiment bizarre ce matin. Heureusement, Lucie semble avoir mis de côté la rédaction de ses mails d'amour : elle fait des recherches sur le Japon.

– Je veux apprendre le japonais, m'explique-t-elle.

Vers midi, Abby s'absente ; en la regardant partir, je note qu'elle flotte dans sa jupe.

Au retour, elle passe un moment dans le bureau de Léo, puis elle me convoque dans le sien.

*Allons bon.*

– J'ai un fournisseur en Hongrie et deux en Australie, mais le transport n'est pas réglé, dis-je anticipant l'impatience de ma boss.

Contre toute attente, elle hausse les épaules.

– Oui, oui, très bien.

Je l'observe avec attention.

– Écoute, dit-elle d'une voix lasse, je sors de chez le médecin. Il pense que je suis au bord du burn-out et que je dois me reposer. Je viens de voir avec Léo. Je n'ai pas le choix : tu vas prendre en charge Lucie quelques jours.
– Oh ?

Elle me tend alors son agenda, dont la pochette zippée dans la couverture se gonfle de ses cartes de visite et contacts inestimables.

– Tu trouveras tout là-dedans.

*Quoi ?*

Abby est en train de me confier le Graal de tout apprenti-agent de mannequins ? Le grimoire incroyable dont elle ne se sépare jamais et qui contient une bonne partie des secrets de son extraordinaire pouvoir ?

Je suis tellement abasourdie que je ne mesure pas tout à fait l'ampleur de cette marque de confiance, je sens juste que le moment est crucial. Aussi je me concentre sur tout ce qu'elle dit et note

chaque détail. Elle m'explique les rendez-vous de Lucie cette semaine, rien de très important d'après elle : une journée RP, un shooting, une douzaine de cours de danse car Stan Oscar demande – avant de changer d'avis ? – une chorégraphie inspirée de Beyoncé.

Puis elle se poste devant sa fenêtre. Ses épaules amaigries attirent cette fois mon regard. En réalisant que ce n'est pas normal de perdre autant de poids en si peu de jours, je me fais du souci : est-ce que ma boss a des problèmes de santé ? Est-ce autre chose ?

– Tu sais, je n'ai pas été tendre avec toi.

C'est le moins que l'on puisse dire. Mais je ne suis pas au travail pour avoir de la tendresse. Quoiqu'en ce moment, ça ne me ferait pas de mal. J'attends, un peu inquiète, car Abby ne me semble vraiment pas elle-même ce matin.

– Tu t'en es bien sortie avec Lucie : le chien est sauvé, elle t'apprécie et tu as su gagner sa confiance. Je suis consciente que pour le moment, les tâches que je te confie ne sont pas très… enrichissantes. Mais tu ne t'en es jamais plainte.

*C'est un des effets positifs de ma bonne éducation… Merci maman !*

Abby se retourne alors vers moi avec un sourire presque amical.

– Après le défilé, j'aimerais vraiment que nous reparlions de ton projet professionnel.

*Quoi ?*

– Quand vous voudrez, dis-je, touchée qu'elle s'intéresse à moi.

Mais soudain je m'interroge. Après m'avoir fait des compliments, ma boss se préoccupe de mon avenir ? Elle doit être vraiment au bout du rouleau.

Mais pas de mauvais esprit… Elle me semble trop épuisée pour ne pas être sincère. Et d'après ce que je connais d'elle, la franchise fait partie de son caractère et elle n'est pas du genre à encenser sans y croire. Aussi, je suis particulièrement flattée qu'elle ait remarqué mes qualités. Même si pour le moment, ce ne sont que résistance et opiniâtreté, cet éloge me fait du bien et me remonte le moral.

Ma vie professionnelle est en train de redémarrer !

***

– Une choré à la Beyoncé sur le pont des Soupirs ?

Lucie me fixe. Puis, elle se met à arpenter la pièce dans tous les sens en mangeant ses ongles. Elle est paniquée.

– Il est carrément lunatique ce type : la semaine dernière, c'était un décor Marie-Antoinette, celle

d'avant un théâtre des années folles, et maintenant Venise version soul ?

J'avoue que la dernière fantaisie de Stan Oscar a de quoi surprendre…

– Et puis, il y aura Bianca et Alba, elles ont fait de la danse classique, elles. Comment je vais faire ? Et puis, j'ai peur de l'eau et cette Tour 88, elle est même pas finie, c'est encore en chantier…

Malgré moi, mes pensées dérivent vers Aaron, son casque sur la tête, debout dans le hall de l'immeuble.

– … les jumelles disent que je vais devoir sauter d'un pont hyper haut au-dessus du bassin horriblement profond puis danser sur une gondole au milieu des échafaudages, continue-t-elle.

*Affolement général à bord du cerveau de Lucie.*

*Sauvagement déclenché et entretenu par les racontars de ses consœurs Javotte et Anastasie…*

Ma priorité est de la rassurer.

– Écoute, je ne pense pas que l'endroit soit si apocalyptique. Et si tu veux, on pourrait aller voir sur place ?

Elle me regarde comme si je venais de lui annoncer un miracle.

– Comme ça, tu pourrais te faire ta propre idée du lieu…

À savoir que le bassin ne doit pas dépasser les 30 centimètres de profondeur, que n'y nagent pas des piranhas affamés. Et que je suis quasi certaine que les jumelles ont tout inventé car elles n'ont pas pu avoir accès à la tour.

Quant à moi, il ne me reste plus qu'à trouver un moyen d'y entrer…

J'appelle aussitôt Léo qui est le seul qui peut m'obtenir un pass d'entrée. Je réussis à le convaincre que, pour enrayer le vent de panique chez Lucie, je dois absolument l'emmener sur place. Parce que le stress de la jeune mannequin n'est bon ni pour elle ni pour Idol.

– OK, je vous fais confiance, vous savez comment elle réagit. Mais ça ne va pas être facile car le chantier a pris beaucoup de retard. Des difficultés imprévues, confie-t-il mystérieusement avant de raccrocher.

Malgré l'échéance qui approche et l'inauguration de la Tour 88 prévue avec le défilé SO, les travaux ne sont pas terminés ? Je ne peux m'empêcher de penser à Aaron que ce changement de calendrier doit rendre furieux.

Cinq minutes plus tard, Léo me rappelle :

– J'ai eu les équipes sur place. Vous pourrez entrer, le gardien est prévenu, mais vous aurez uniquement accès au rez-de-chaussée et aux terrasses intérieures du 1er étage.
– Ce sera parfait, lui dis-je, puisque normalement, c'est dans le hall qu'aura lieu le défilé.

Et je le remercie chaleureusement.

***

Une fois dans le hall de la tour, l'espace me paraît moins gigantesque que la première fois. Ou peut-être est-ce juste le souvenir de mon malaise colossal d'alors qui a déteint sur ma mémoire…

Nous faisons le tour du lieu avant de monter les escaliers. Du haut des marches, nous dominons tout : le bassin encore vide s'étend sur le côté, la structure du pont souhaité par Stan Oscar est en place et de l'autre côté, le podium est en cours d'aménagement. Derrière celui-ci, un échafaudage se dresse, la future façade du palace vénitien. Fermant à demi les yeux, j'essaie de visualiser le décor final.

– On a du mal à imaginer comment ce sera une fois fini, murmure Lucie.
– Bien d'accord avec toi.

Même Woody hoche la tête.

Je la prends par la main pour redescendre afin qu'elle ne chavire pas sur ses hauts talons. Elle monte sur le podium et avance de cette démarche chaloupée qui est la signature des shows. Elle fixe l'horizon, puis le bassin, puis le pont. Elle secoue la tête découragée.

– Comment veux-tu que je danse mieux que Beyoncé en quelques semaines ?
– Pourquoi pas juste comme elle ?
– Tu ne comprends pas, je dois être la meilleure, dit-elle l'air soucieux.

Je souris. Malgré son jeune âge, son exigence, son perfectionnisme et sa ténacité sont remarquables et bien connus dans le milieu. Ces qualités participent de son professionnalisme mais sont parfois prises pour de la supériorité. Ce qui déclenche quelques jalousies parmi ses consœurs…

*Cf Bianca et Alba !*

Je regarde autour de nous. Comme il est plus de 16 heures, il ne reste que quelques ouvriers, occupés à l'autre bout du hall. Une idée me vient.

– Et si on faisait une répétition ?

Lucie a commencé ses leçons de soul la semaine dernière au studio où elle fait du Pilates. Je sors alors mon portable et enclenche *Crazy love*, le tube planétaire de la star du R'n'B.

Relevant le défi, Lucie me sourit et pose son sac.

J'augmente le volume. Tout en se déhanchant, Lucie rejette sa chevelure en arrière et avance en rythme. Je retiens Woody qui voudrait suivre sa maîtresse. En souplesse et malgré ses talons de 12, la mannequin monte le léger dénivelé au bas du podium puis s'installe, face à moi et se met alors à onduler des hanches en rythme. Je suis épatée.

– On s'y croirait, lui dis-je, enchantée.

Au moment où elle balance ses épaules de droite à gauche avant d'effectuer un demi-tour au ralenti, un craquement se fait entendre dans le fond de la scène. L'échafaudage se met à trembler et dans un fracas terrible, l'un des piliers s'écroule.

– Lucie, hurlé-je en me précipitant, Woody sur les talons.

Heureusement, au moment de la chute, elle se tenait sur le devant du catwalk… et à part la poussière sur ses cheveux, elle n'a rien. Dépitée, elle me fixe en écartant les mains vers le ciel, comme pour dire « je ne l'ai pas fait exprès ».

– Tu as été excellente. Tu as cassé la baraque !

L'ouvrier qui accourt alors nous trouve en plein fou rire.

– Personne n'est blessé ? demande-t-il debout dans les décombres du décor.

Nous rions de plus belle mais cette fois c'est nerveux. Surpris, il repousse son casque de chantier en arrière. C'est alors que je le reconnais.

– Chase ?

Sans avoir l'air de se souvenir de moi, il hoche la tête en avançant dans le décor écrasé au sol.

– Je ne comprends pas comment ça a pu se produire, l'entends-je marmonner.

Quelqu'un arrive au pas de course derrière nous. Un pressentiment me pousse à ne pas me retourner pour voir qui se précipite à notre secours.

– Tout va bien ? dit alors une voix masculine douloureusement familière.

Les pas ralentissent. Je me tourne malgré moi. Essoufflé, Aaron s'immobilise en m'apercevant. Woody court alors vers lui en aboyant gaiement et en lui faisant des fêtes.

*Parfois, j'envie vraiment le naturel de ce chien…*

– Joy, Lucie, mais ?

Il me semble qu'il retient un geste vers moi et à son air, je vois qu'il a envie de me questionner. Chase, dont le regard passe du visage d'Aaron au mien, rompt le petit malaise qui s'installe.

– Oh bonjour Joy. Malgré les circonstances je suis très content de vous voir. L'autre soir, je n'ai pas pu vous saluer.

Je rougis en pensant à la scène dont il a été témoin.

– Vous travaillez ici alors, dis-je pour dire quelque chose et parce que le regard d'Aaron fixé sur moi a tendance à me rendre nerveuse.

Ses yeux aujourd'hui sont gris vert, comme l'Atlantique un jour de pluie. Il doit se demander ce que je fais sur son chantier. Pourtant il ne pose aucune question, il se contente de me fixer.

– Oui, je suis ravi. C'est très instructif, me répond Chase.

Puis, il hausse la voix en souriant à Aaron.

– Et Aaron a vraiment été sympa de m'aider. Je suis vraiment très content d'être ici. Je ne pouvais pas rêver mieux.

Aaron glisse ses mains dans ses poches, l'air de ne pas savoir comment réagir. Lucie s'approche de lui et l'embrasse sur la joue.

– Ravie que vous soyez là, dit-elle.
– Je suis aussi content de vous revoir, dit alors Aaron en m'observant avec insistance.

Moi aussi, mais je ne dois surtout pas l'avouer. Aussi je me tais. Dans mon sac, mon téléphone se met à sonner.

*Appel salvateur : enfin un signe du Destin ?*

J'utilise les mêmes mots que Chase l'autre soir… Je décroche, heureuse de quitter un face-à-face qui menace de devenir inconfortable. Je m'éloigne du groupe, et principalement d'Aaron, en me dirigeant vers le bassin.

Une voix sinistre gronde à mon oreille.

– C'est la réception du Riviera.
– Oh ?

Honnêtement, je ne m'attendais pas à ce que le Destin prenne la voix du comte Dracula…

– Votre chien a fait du bruit toute la journée d'hier et nous avons eu des plaintes de tous nos clients.

*Il se fout de moi, il n'y a personne à part moi dans cet hôtel.*

– Notre établissement est familial, non-fumeur, calme, vegan et respectueux de la tranquillité

d'autrui.

*Manque plus que le label écoresponsable et il me vend un havre de paix !*

Mais je le vois venir.

– Il est aussi sale, mal entretenu, peu accueillant et hors de prix, dis-je pour contrebalancer son enthousiasme.

Et éviter qu'il en profite pour m'annoncer un surcoût dû à la présence de Woody.

– Eh bien, dit le gérant, puisque nos conditions ne vous conviennent pas, vos affaires vous attendent à la réception.

Je sursaute, aussi surprise par la diction et le vocabulaire de Dracula que d'être mise à la porte sans autre préavis.

– Mais vous n'avez pas le droit, j'ai payé deux semaines d'avance il y a à peine trois jours !
– Relisez notre règlement intérieur : aucune clause de remboursement. De plus, nous n'acceptons pas les animaux domestiques.

*Il oublie les cohortes de cafards, d'araignées, et sans doute de puces de lit.*

Sur ces paroles, il me raccroche au nez.

Mais où est-ce que je vais aller sachant que je n'ai plus un sou ? Découragée, je m'assieds sur le rebord du bassin. Lucie vient me rejoindre et s'assied à côté de moi.

– Ça va ?
– Oui, enfin non.

Je cherche Woody du regard.

– Le Riviera vient de me foutre dehors. Ils ne veulent pas de chien à l'hôtel.
– Quoi ? hurle-t-elle, ce qui fait aussitôt se retourner vers nous Aaron et Chase restés à discuter technique sur le podium. Mais ça ne se fait pas !
– Non, mais le Riviera et moi n'avons pas les mêmes valeurs, arrivé-je à plaisanter. De toute façon, leur taudis est rempli de bestioles et je suis phobique des araignées.
– Mais comment tu vas faire ? dit Lucie. Et pour Woody ?

Elle lorgne du côté d'Aaron.

– N'y pense même pas.

Mais celui-ci s'approche de nous, suivi de Chase.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, dis-je en fixant le sol pour ne pas dévier de ma ligne directrice : pas de contact avec Aaron.

– C'est affreux, corrige Lucie. Le type de l'hôtel de Joy est un vrai sadique, doublé d'un malhonnête. Il la vire de son hôtel pourri, il ne la rembourse même pas, et là, elle est à la rue.

*Dickens à côté de ma situation revue et corrigée par Lucie, c'est les Bisounours.*

Pendant qu'elle explique que Woody est lui aussi à la rue, je réfléchis. Je fais le tour des gens que je connais à NYC. Or la plupart de mes connaissances dans cette ville sont devant moi, il ne manque que Kirsten, qui ne va certainement pas être la plus enthousiaste pour m'héberger.

Il me reste l'auberge de jeunesse, le quai du métro, ou… ?

– Je ne sais pas comment je vais faire, dis-je en réalisant à quel point il va m'être difficile de me loger sans un sou et avec un chien.

*Bon, j'ai de la chance : j'aurais pu avoir la grippe en plus !*

J'ai l'impression que tous me regardent avec un air étrange entre pitié et curiosité. J'imagine les gros titres d'un journal à sensation : colocataire d'un hôtel particulier, elle finit sans domicile avec son chien !

Le plus vexant pour mon ego est le regard compatissant d'Aaron, désormais au courant de mes problèmes domestiques.

– Ma proposition tient toujours Joy, dit-il comme s'il devinait mes pensées. Je peux t'aider. Je peux te trouver une chambre dans un hôtel correct qui acceptera Woody. Et je peux aussi te dépanner financièrement.

Quelque part, son offre, même si elle est inacceptable, me fait chaud au cœur.

Je le fixe en secouant la tête de droite à gauche, pourtant je dirais bien oui, ne serait-ce que pour ne pas me retaper le périple déprimant de l'autre soir.

– Non merci.

– Dis oui, me glisse Lucie, tu verras après.

– Impossible, répété-je avec fermeté. Je ne veux pas de ta charité, merci Aaron, mais je vais me débrouiller.

Chase s'avance alors vers moi.

– Joy, acceptez. Ne refusez pas la main qu'on vous tend.

Je soupire, malgré moi un peu agacée par cette intervention.

Les bons sentiments, à cette heure-ci, ont un côté moralisateur qui ne m'aide pas à relativiser. Mais je lui souris aimablement.

– Regardez-moi, Aaron m'a aidé et depuis, j'ai un boulot, je mange à ma faim et je vais peut-être même déménager… Laissez votre orgueil de côté, ajoute-t-il en chuchotant.

Il n'y a pas que mon ego, il y a Kirsten et il y a Aaron…

En même temps, Kirsten ne veut plus entendre parler de moi. Et je n'ai aucun endroit où aller.

– Dis oui, supplie Lucie, pour Woody.
– On lui trouvera un chenil.
– Oh mais je ne le verrai plus alors, c'est à des kilomètres, il va être enchaîné, attraper des poux, se battre avec des chiens enragés.

Malgré moi, je ris : elle est douée pour noircir le tableau… Elle prend mon rire pour un accord.

– Oh merci Joy.

Et elle me serre dans ses bras. Par-dessus son épaule, j'observe le visage de Chase à présent sans expression puis celui d'Aaron qui semble attendre confirmation de ma part. Prêt à enclencher le plan B, il a déjà son téléphone à la main.

Ce geste m'attendrit : j'y vois la marque de son pragmatisme, de sa capacité à apporter des solutions et… une façon de me dire qu'il est là pour moi ?

– OK, j'accepte mais uniquement pour Lucie, dis-je émue. Mais je rembourserai ma dette dès que possible.

Quand Aaron me sourit, sa fossette me semble un clin d'œil complice.

***

Je me sens soulagée et mal à l'aise. Avec le sentiment dérangeant d'avoir cédé un peu vite à l'urgence et à la pression, et de m'être fourrée toute seule dans une situation aussi dangereuse qu'inconfortable.

*Je parle de confort psychologique.*

Car je sais d'avance que le lieu choisi par Aaron ne pourra être que du 50-étoiles comparé au Riviera.

Dans le taxi qui nous ramène Lucie, Woody et moi vers le bureau, j'essaie de me persuader qu'Aaron intervient par amitié et bienveillance et que c'est aussi faire preuve d'amabilité que d'accepter son offre sans discuter. Et que ce n'est ni céder à la facilité ni encore moins à la tentation de rester en lien avec lui.

Deux heures plus tard, je monte dans la luxueuse voiture d'Aaron qui nous attend au pied de chez Idol. Aussitôt assise sur la banquette de cuir, malgré Lucie installée entre nous avec Woody, le parfum d'Aaron m'enveloppe comme un nuage nostalgique. Je m'efforce de ne pas être troublée tout en laissant Lucie raconter les nouvelles lubies de Stan Oscar à Aaron. Il l'écoute, tout en repoussant gentiment Woody qui après avoir entrepris de grignoter ses lacets, veut monter sur la banquette pour aboyer sur chaque cycliste qui passe…

Après avoir déposé Lucie à la pension, le chauffeur se dirige vers le Riviera où il récupère ma valise avant de redescendre Downtown, direction West village. Woody se couche sagement sur nos pieds. M'évitant un tête-à-tête embarrassant, Aaron passe des coups de fil tout le long du trajet. Tournée vers la vitre, je m'efforce de ne pas l'écouter, mais je l'entends prononcer les mots de « puces GPS intégrées, traçages d'appels » et autres expressions techniques qui m'évoquent James Bond.

Sans doute s'agit-il d'une forme d'espionnage industriel dans un milieu concurrentiel, dont à vrai dire j'ignore tout.

*Et en plus, ce n'est pas, enfin, plus mes oignons…*

La voiture ralentit devant un charmant petit bâtiment en briques qui ressemble à une maison de poupée.

À la réception, Aaron semble comme chez lui dans cet hôtel aux airs de retraite champêtre en pleine ville. Cinq minutes plus tard, une carte magnétique à la main, il ouvre la porte de la chambre qu'il m'a fait réserver, je me sens encore plus mal à l'aise qu'en acceptant son aide tout à l'heure. Car en découvrant la pièce immense qui ouvre sur un mini-jardin fleuri, à mon inconfort s'ajoute la certitude d'être le cul entre deux chaises.

– Mais c'est une suite !

*Et pas la junior, vu la taille de la pièce et du lit version double queen size.*

Posant ma valise sur le repose-bagage au bout du lit, Aaron m'indique la chambre attenante : un immense tapis, des jouets et deux gamelles au nom de Woody. Le chien s'installe aussitôt dans le panier de coussins préparé pour lui.

– Elle a été réaménagée cet après-midi…
– Ils font ça pour tous les clients ? demandé-je interloquée par un tel sens du service.

*Une expérience marketing dont devrait s'inspirer mon précédent hôtelier !*

– En réalité, cet hôtel est à moi, avoue Aaron un peu gêné.
– Ah oui j'avais oublié ce que c'est d'être milliardaire : le monde vous appartient, dis-je sur le ton de la plaisanterie.

Alors qu'en moi, je trouve ça bien plus bouleversant qu'amusant : il a tout organisé pour moi !

– Mais on n'obtient pas nécessairement ce dont on a le plus envie… dit Aaron avec un sourire troublant.

Comme il ne me quitte pas des yeux, je rosis. Je soutiens son regard, d'abord souriante, puis émue, et très vite envoûtée. Il me semble y voir passer de la joie, du désir et de l'émotion. J'ai la nette impression que ses battements de cils et les éclats mordorés de ses pupilles me font des appels. Au bout d'un moment, je baisse les paupières. Car pour notre sécurité à tous les deux, pour mon confort moral, il vaut mieux ne pas prolonger. Je ne suis pas sûre de pouvoir résister.

Maintenant je ne le regarde plus mais il me semble que la pièce tout entière est remplie de sa présence. Tout me pousse, me conduit, vibre vers lui. Mais je ne dois pas…

– Je ne sais comment te remercier, dis-je consciente de la banalité de cette formule face à tout ce que je voudrais exprimer.

Je voudrais lui dire combien je suis touchée, émue, flattée et heureuse de ce qu'il fait pour moi. Mais je bégaye et me dandine presque sur place. Car si mon cerveau peine à trouver les mots pour exprimer raisonnablement ma reconnaissance, mon corps, lui, sait parfaitement ce qu'il faudrait faire : me jeter dans ses bras et le couvrir de baisers.

Mais je ne peux pas.

– Tu n'as pas à me dire merci. C'est normal, dit-il d'un air un peu confus.

*Et est-ce que c'est normal que je perde tous mes moyens quand tu es en face de moi ?*

Je dois me reprendre. Ne pas me laisser envoûter à nouveau.

Je fais un pas vers la porte de la chambre. Il me suit du regard, semble hésiter puis s'avance lui aussi.

– La journée a été longue, tu dois être fatiguée, dit-il d'une voix très tendre.
– Oui, on a eu beaucoup d'émotions.

J'avale ma salive avec difficulté.

– En effet, dit-il en se rapprochant dangereusement de moi.

Il pose la main sur mon épaule. Un frisson monstrueux me parcourt. Mais je m'oblige à ne pas bouger d'un millimètre. Pour ne pas lui montrer mon trouble, je me concentre sur les tarifs affichés à côté de la porte.

– Joy…

Sa voix qui chuchote est un délice… et un supplice. Je rassemble tout mon courage et le regarde.

*Mon dieu qu'il est sexy.*

– Vraiment, je te remercie de ce que tu as fait pour moi, dis-je la voix tremblante. C'est tellement… tellement *et flûte je ne trouve pas l'adjectif… .*

Bouleversant ? Incroyable ?

– Irrésistible, dis-je enfin.

*Non mais c'est quoi ce mot ??*

– Oh vraiment ? demande-t-il avec un sourire mutin.
– Je veux dire, bégayé-je, irréel, inimaginable…

*À l'image de ce que je ressens pour Aaron : irrationnel, irrépressible… et irréalisable…*

– Enfin, je te remercie, dis-je presque sèchement tant je tente de contenir le flot d'émotions contradictoires qui me secoue.

En même temps d'un geste brusque, j'ouvre la porte. Il a l'air surpris, mais il se reprend très vite. Il sort de la suite à pas lents, puis une fois sur le seuil, il se retourne et me fixe avec insistance :

– Eh bien, bonsoir alors.

Sa voix me semble triste. Je murmure un « bonne nuit » inaudible tout en résistant pour ne pas me blottir contre lui et tenter de le retenir alors que je viens de le mettre dehors… La seule chose que j'ai envie de dire maintenant est : « viens, je ne veux pas que tu partes ».

Mais je repousse la porte sans plus le regarder, avec le sentiment affreux d'avoir fait l'exact contraire de ce que je désire au plus profond de moi. J'ai envie de pleurer. Bouleversée, je me jette à plat ventre sur le lit pour sangloter.

Mais au moment où je saisis l'oreiller pour enfouir ma tête dessous, un ignoble monstre noir apparaît sur le couvre-lit.

– RRGHHHH !!!!!!

Mon hurlement strident a dû mettre en alerte la moitié sud de la population de New York. Ma peau se hérisse tandis que je bondis en arrière avec terreur. La porte de la suite s'ouvre alors d'un coup sec. Aaron apparaît.

– Là, dis-je en montrant une monstrueuse araignée à longues pattes qui arpente à présent le couvre-lit. Une mygale.
– C'est plutôt un opilion, de la branche des arachnides, plus connu sous le nom de faucheux, rit-il.

Elles deviennent rares en ville.

Je recule sans quitter la bête des yeux. Si au Riviera les araignées faisaient partie des hôtes favoris et répandus, la présence de cet opilion dans un palace me semble plus inattendue. Mais qui sait, peut-être que tous les hôtels de New York du plus sordide au plus étoilé ont un quota d'araignées en liberté à respecter !

– Tu es spécialiste des araignées ? dis-je d'une voix faible.
– Tu ne sais peut-être pas tout de moi…
– Non.

*Mais… j'aimerais !*

Après l'avoir capturée grâce à une page de journal, Aaron libère l'araignée dans le jardin. Prudente, je me tiens à distance.

– Elles entrent dans les maisons à la fin de l'été. Elles sont inoffensives, elles ne mangent que les moustiques.

Pas complètement rassurée par ses explications, je me précipite pour refermer la baie vitrée. Il éclate de rire, moi aussi.

– J'adore quand tu ris, dit-il de sa voix chaude.

Je ne bouge pas, le cœur battant.

– Je me sens bien avec toi, ajoute-t-il en faisant un pas.

Mon rythme cardiaque s'emballe. Je recule contre la baie vitrée. Puis, les yeux plongés dans son regard magnétique, je fais un pas vers lui. Il sourit et me tend la main alors j'avance encore…

– Joy, continue-t-il d'une voix voluptueuse maintenant tout près de moi. Je voudrais…

*Quoi ?*

Je frissonne mais mon corps fatigué me semble fiévreux.

– Te prendre dans mes bras, murmure-t-il en m'attirant contre lui. Sentir tes cheveux, ton parfum, tes lèvres…

Enivrée par ses paroles, je ne résiste pas. Je n'ai ni la force ni l'envie de lutter. Je ferme les yeux pour savourer ce moment.

À la seconde où je sens ses mains autour de ma taille, mes sages résolutions s'évanouissent. Toute résistance lâche et je m'abandonne, sans complexe, sans scrupule et sans remords.

Durant de longues minutes, Aaron me serre contre lui tout en embrassant mes cheveux, mon front et mes tempes. Sa bouche couvre mes paupières, longe mon nez, effleure mes joues. Quand elle se pose enfin sur mes lèvres, j'accueille son baiser avec délice. La nuque renversée, le corps plaqué au sien, je me laisse aller au plaisir de ces retrouvailles. Heureuse, je souris en l'embrassant.

C'est comme si je retrouvais la lumière après une longue nuit noire. Comme si je pouvais enfin respirer à l'air libre après une sombre traversée. Chaque partie de mon être reprend vie, le printemps entre en moi, plein de parfums, de sensations et de musiques.

Notre baiser dure de longues minutes, voluptueux et exalté, mais tout en douceur et redécouverte, réapprentissage d'un bonheur que je croyais perdu.

Les mains d'Aaron caressent mes épaules, puis descendent sur mes hanches avant d'attraper mes fesses. Nos bouches continuent à se goûter et se combler, satisfaites de retrouver la saveur unique de l'autre.

*Comment ai-je pu imaginer ne plus jamais l'embrasser ?*

Semblant en proie aux mêmes interrogations, Aaron murmure :

– Je ne pourrais pas me passer de tes baisers…

Sa bouche brûlante se fond à nouveau à la mienne, éveillant tous mes sens aux plaisirs à venir. Du sentiment d'apaisement, je passe à l'impatience. À la nécessité de m'unir à lui entièrement.

Presque nerveuse, je me presse contre Aaron. À cet instant, je ne veux pas penser à Kirsten, ni aux conséquences ni à ce qui ne devrait pas arriver. Je m'en fous, je désire cet homme, c'est tout. Tout mon corps a soif, faim, besoin et envie de lui. Mon désir croît comme une force que je ne peux réprimer.

Je ne suis plus qu'instinct, pulsion et sensation. Et Aaron semble dans les mêmes dispositions… Il se plaque contre moi, tout en écrasant mes fesses avec ses doigts. Ses lèvres happent les miennes plus violemment et me dévorent. Durant ce baiser qui ressemble à un corps à corps passionné, nous ne nous quittons pas des yeux. Comme si nous voulions nous repaître l'un de l'autre.

– Oh Joy…

Ses mains remontent doucement vers mes épaules, puis enveloppantes, elles glissent le long de mes bras avant de venir se poser sur mes seins. Ses paumes englobent ma poitrine, pressent et caressent.

Mon ventre se tend, mon torse se bombe et je me cambre. Je voudrais m'imprégner de lui. Ne plus jamais perdre son parfum, sa peau, sa chair contre la mienne.

Lentement, il défait les premiers boutons de mon chemisier, puis il glisse un doigt dans le creux

central de mon soutien-gorge. Je respire lourdement et tourne la tête vers lui pour l'embrasser. J'ai soif de ses lèvres, je meurs d'envie de sentir sa bouche chaude contre la mienne, préfigurant le contact intime auquel tout mon corps se prépare.

Mais il m'embrasse du bout des lèvres et poursuit l'ouverture méthodique de ma chemise jusqu'à l'entrouvrir. Je soupire en ondulant contre son ventre et ferme les yeux, tête renversée sur son épaule solide. Il ouvre complètement ma chemise : ses mains se promènent ensuite en toute liberté entre mon ventre, dans un mouvement lascif qui me fait perdre toute notion de temps et d'espace. À chaque fois que ses doigts effleurent le haut de mon pantalon, je m'arc-boute et gémis.

– Il me semble qu'il y a des siècles que je ne t'ai pas tenue entre mes bras… dit-il en se reculant pour me regarder.
– Tu m'as manqué aussi, réponds-je en écho.

*Et j'ai eu peur de t'avoir perdu à jamais.*

Quand il m'embrasse, je plaque sans pudeur mon corps contre le sien. Je sens son membre durcir contre mon bas-ventre. Il retient mes bras le long de mon corps tout en me serrant contre lui, comme s'il voulait me faire sentir sa puissance virile. Mais dans la force de ce contact, il me semble qu'il cherche lui aussi à se remplir de ce qui lui a manqué.

Nos corps pressés l'un contre l'autre disent à leur façon ce que nous ne formulons pas : « ne t'éloigne plus jamais de moi ».

Il me maintient contre lui encore un moment tout en m'embrassant fougueusement.

Le temps pour moi de réaliser combien je meurs d'envie de faire l'amour avec lui.

*Et que cette envie est restée inassouvie et frustrée depuis trop longtemps…*

Soudain, il se décolle légèrement de moi, mais refusant de le quitter, mon corps le suit et avance. Il sourit et pose un doigt sur mes lèvres qui se tendent pour l'embrasser. Puis les deux mains sur mes épaules, il m'observe. Son regard passe plusieurs fois sur moi, comme s'il avait besoin de me voir, de s'assurer que je suis là, bien réelle entre ses bras.

Moi aussi, je crois rêver mais cette fois, mon rêve est réalité.

Et je l'embrasse pour me le prouver.

Ensuite sa bouche dérive, court sur mon cou et mes épaules, tandis que lentement il fait glisser les bretelles de mon soutien-gorge et le dégrafe.

Je retiens ma respiration, j'entends son souffle court.

Descendant alors vers ma taille, il défait la ceinture de mon pantalon fluide qui glisse à terre. Il ne

reste plus que ma culotte, qu'il fait rouler sur mes hanches.

Je me dresse alors devant lui, nue et désirante. Fière de lui offrir mon corps.

– Comme tu es belle, dit-il en reculant d'un pas.

Ses yeux brillent de cette lumière sensuelle qui me fait perdre la tête.

– Viens avec moi, dis-je alors en dénouant sa cravate.
– C'est une proposition indécente ?

Sans bouger, il continue à me fixer en me dévorant des yeux. Aiguillonnée par son regard, je l'entraîne vers le lit. C'est fou ce que je deviens quand je suis avec Aaron : aujourd'hui, je me sens provocante, joueuse. Libre comme je ne l'ai jamais été et comme je me suis découverte avec lui.

– Absolument.
– Oh, dit alors Aaron d'une voix rauque.

Ses yeux se remplissent d'éclats d'or, ses lèvres s'entrouvrent légèrement et son souffle me semble plus rapide.

– Mais il faut te déshabiller, précisé-je.
– En effet, dit-il sans esquisser un geste en ce sens.
– Donc c'est à moi de le faire ?
– Avec plaisir, répond-il d'une voix langoureuse.

Mes yeux dans les siens, je fais glisser sa veste sur ses épaules puis entreprends de déboutonner sa chemise. Entre chaque bouton, je pose un baiser sur son torse qui se dévoile petit à petit. Sa peau est douce, tiède, avec ce soir un goût de caramel. Quand je l'embrasse au niveau du nombril, je vois sa chair se hérisser, je sens ses reins se cambrer et je l'entends soupirer.

Son corps me semble encore plus magnifique que dans mon souvenir.

Je défais la boucle de sa ceinture et fais descendre son pantalon. Je fais ensuite glisser son caleçon sur ses hanches, dégageant ainsi son sexe tendu vers moi. Je frotte alors mon ventre nu contre le sien, et augmente ainsi la raideur de son désir.

Tout en m'embrassant, il me fait avancer vers le lit. Puis cessant nos baisers, nous nous regardons longtemps, face à face. L'émotion de ces retrouvailles charnelles me ferait presque venir les larmes aux yeux. Ressent-il comme moi autant de plaisir à se redécouvrir ?

– Quel bonheur d'être avec toi, murmure-t-il comme s'il avait entendu ma question.

Sans le quitter des yeux, je m'allonge. Aaron saisit alors mon pied droit et avec un sourire, se met à embrasser ma cheville. Sa bouche court sur ma peau, embrasse mes orteils, la partie renflée du

coup de pied, les malléoles.

*L'expression prendre son pied acquiert tout son sens…*

Je n'aurais jamais cru que cette extrémité à 5 orteils possède autant de potentiel sensuel. Je n'en doute plus quand il se saisit de mon autre pied et le soumets à même traitement. Ses mains caressent ensuite mes mollets, glissent à l'intérieur de mes genoux et de mes cuisses, avant d'atteindre les chairs fines de l'aine.

Je tressaille quand sa main arrive entre mes jambes.

Mon corps me semble en apesanteur, j'ai l'impression de m'envoler et c'est avec un gémissement rauque que je me tords sous ses doigts quand il commence à me caresser intimement. À présent installé à côté de moi, il enfonce ses doigts dans mes chairs et s'active en caresses profondes qui me donnent la sensation de prendre feu de l'intérieur.

Tout en continuant, il se penche sur moi et embrasse la naissance de mon cou. Puis sa bouche chaude happe tour à tour mes seins, les goûte, les aspire, les mordille. Pendant ce temps, ses doigts ne cessent de fouiller mon sexe où le plaisir monte, crépite et palpite. Une violente chaleur brûle mon bas-ventre. Au moment où je voudrais qu'il accélère le mouvement de ses doigts pour m'amener à la jouissance, il s'arrête. Sans retirer sa main de mon sexe, il m'embrasse longuement. Mon plaisir reste en suspens, je me tends, nerveuse, presque en souffrance. Entre deux baisers, je gémis.

– Encore.
– Tes désirs sont des ordres, dit-il en continuant ses caresses.

Très vite le plaisir prend tous ses droits et se répand, intense et vibrant avant d'éclater en un orgasme violent comme un orage d'été.

Appuyée contre son buste, je reste ensuite immobile, à l'écoute des secousses de mon corps mais consciente de la fermeté de son sexe contre ma cuisse. Ma main glisse alors vers lui et s'en saisit, d'abord doucement, sans pression, puis l'enserre fortement dans un mouvement ascendant qui en décuple vite la force.

Tout en le caressant, j'observe le visage d'Aaron, où le plaisir imprime un demi-sourire craquant, son corps parfait, son ventre musclé, ses épaules carrées et ses cuisses fuselées.

*Une merveille de la nature, une invitation à l'amour.*

– J'ai très envie de toi, murmure-t-il au bout d'un moment.

Comme s'il était chez lui, il ouvre un tiroir et en extrait une boîte de préservatif. Je le regarde faire, amusée.

– Nos hôtels fournissent tout le nécessaire, m'explique-t-il.

– Et l'indispensable sans aucun superflu, dis-je regardant son corps où chaque muscle est à sa place, ciselé avec perfection et finesse.

Je le fixe comme pour m'en rassasier. Mais je sais déjà que je n'en aurais jamais assez.

Sans le quitter des yeux, je caresse son sexe, tendu et ardent. J'en dessine le contour du bout du doigt. J'en flatte chaque partie, renflement, tension, douce chair délicate. Les yeux fermés, Aaron murmure de plaisir.

– Viens, dis-je à Aaron.

Il ouvre les yeux puis, après avoir enfilé le préservatif sur son sexe tendu, il allonge lentement son corps sur le mien. J'aime son poids, son contact, sa chair qui rencontre la mienne sur chaque millimètre carré de peau.

Il m'embrasse, ses yeux semblent brumeux, ses pupilles sont immenses comme si le vert avait disparu au profit de la couleur sauvage et sensuelle du désir.

D'une main, il écarte doucement mes jambes. Comme s'il entendait mon envie, il se met alors à frotter le bout de sa verge contre mon sexe. Il observe avec un sourire gourmand mes hanches se soulever, mes reins se creuser, mon ventre se tendre vers le ciel. Je sens que je pourrais jouir à nouveau mais, cette fois, je veux garder mon plaisir pour le vivre avec lui. En même temps que lui.

Je veux être unie à lui dans la jouissance.

Fébrile, mon corps tremble, frissonne. Sentant que je suis prête à l'accueillir, Aaron fait alors entrer son sexe en moi. Quand il se met à aller et venir, j'ai l'impression que mon corps tangue d'avant en arrière, pris dans un ressac merveilleux. Des vagues de désir et de contentement alternent, parfois me submergent, puis retombent, ma respiration se précipite, mon ventre et mes reins se déchaînent. À plusieurs reprises, les rythmes se succèdent : tempête, furie, calme.

Parfois une halte reposante, où mon souffle ralentit et où la tension s'apaise, me laissant juste bruire tout entière de palpitations délicieuses.

– Comme c'est bon, murmure Aaron en écho à mes sensations.

Mais très vite, mon sexe s'embrase de nouveau, encore plus fort. Alors mes mains cherchent le corps d'Aaron pour mieux le sentir, lui accélère le tempo, il s'enfonce plus avant, il m'entraîne, je le tiens, je ne veux plus le quitter, je veux qu'il m'emmène loin, très loin dans le plaisir. Avec lui, je veux me laisser porter. Je m'accroche à ses bras, il m'embrasse, la vie est belle, mon corps un brasier et mon sexe un volcan.

La violence de son désir me remplit, me bouleverse et me soulève de bonheur.

Les yeux mi-clos, je vois passer sur son visage les signes avant-coureurs de l'orgasme. Son

sourire, son regard vert profond, ses pupilles élargies de désir, et sa fossette, complice… Soudain, au moment où le plaisir est à son maximum, une petite fossette que je n'avais jamais vue auparavant, apparaît sur son autre joue. Découvrant ce détail intime et secret, je suis émue, heureuse, comblée.

Les premiers frémissements d'un orgasme d'une puissance extraordinaire me font alors gémir sans retenue.

– Ahh, râle Aaron en même temps que moi.

Mon sexe se contracte en enserrant celui d'Aaron, je n'ai jamais senti ça, j'ai l'impression de le faire vibrer tout entier en moi. Il ouvre les yeux, comme s'il était surpris par la force de ce bouillonnement intérieur. Je lui souris tandis que nous jouissons ensemble dans une harmonie de tous nos sens.

Nous restons l'un dans l'autre longtemps. Des spasmes continuent à remplir nos corps, comme le final d'une symphonie majestueuse.

Puis Aaron prend ma main et embrasse ma paume doucement avant de se laisser glisser sur le côté. J'écoute son souffle calme et profond. Très vite, je le rejoins dans le sommeil, bercée par sa respiration.

Juste avant de m'endormir, il me semble comprendre ce qu'est le bonheur absolu, ce moment unique dont certains disent alors que « la vie pourrait s'arrêter maintenant ».

*Mais avant, je voudrais vivre des milliers de nuits comme celle-ci…*

# 5. Araignée du matin, chagrin

Le soleil matinal caresse ma joue. Encore endormie, je renfonce mon visage dans le creux de l'épaule d'Aaron. Ses lèvres embrassent mes cheveux en murmurant des mots ensommeillés.

– Je ne veux plus jamais être privé de faire l'amour avec toi, dit-il en caressant mes reins.

J'acquiesce à cette formulation alambiquée, mais qui me semble exprimer toute la complexité de notre situation. Mais sous ces mots, j'entends aussi sa volonté de continuer notre relation. Paisible, le corps encore alangui des délices de notre nuit d'amour, je me rendors contre lui.

*Quel plaisir incroyable.*

Puis je sombre à nouveau.

Une sonnerie retentit. Aaron tend le bras vers le meuble de chevet et manquant de renverser la lampe, tâtonne à la recherche de son portable.

– Désolé, me dit-il avant de décrocher.

Je souris. La tête posée sur son torse, j'écoute battre son cœur. En sentant sa peau douce et tiède contre la mienne, un petit frisson sensuel m'envahit, annonciateur de désir.

*Quand referons-nous à nouveau l'amour ?.*

Je me blottis contre son épaule, rêvant à notre prochaine nuit ensemble. Demain, après-demain ? Tous les jours ?

– Oui, c'est moi, répond-il d'une voix enrouée à son interlocuteur matinal.

De sa main libre, il joue avec les boucles de mes cheveux. Soudain, son corps se raidit. Muscles tendus, il se relève d'un coup et repose son téléphone brutalement. L'appareil cogne contre la table avec un bruit sourd. La violence de son geste me surprend.

*Que se passe-t-il ?*

Inquiète, je pense à Kirsten : est ce qu'elle veut savoir où il a passé la nuit ? Est-ce qu'elle se doute qu'il est avec moi ?

– Il y a un problème ?
– C'est insupportable, me répond Aaron en se redressant complètement sur les oreillers.

Les sourcils froncés, il récupère son téléphone et se met à taper un message à toute vitesse.

– Excuse-moi, dit-il quand il a terminé, tu disais ?

Il me sourit affectueusement mais la ride de contrariété sur son front indique qu'il est furieux.

– Tu as des ennuis ? demandé-je.

Je caresse lentement son torse, soulignant le bombé de ses pectoraux, la courbe de ses épaules, le creux de son plexus. Je le sens se détendre un peu.

– Depuis plusieurs mois, je reçois des appels de ce genre au bureau et sur mon téléphone professionnel… j'ai même reçu des courriers anonymes.

Je ne dis mot : donc ce n'est pas Kirsten qui a appelé.

– Les tentatives d'intimidation, j'ai l'habitude. Dans le BTP, il y a des contrats sensibles, des luttes de pouvoir et des enjeux politiques énormes…

*C'est House of Cards son job.*

– On sait gérer ça, et en général, on vient à bout de ces concurrents aux méthodes plus ou moins scrupuleuses. Mais là c'est la première fois que c'est si agressif.

À ces mots, je me fais du souci ; non qu'il ait l'air d'avoir peur, il a plutôt l'air de quelqu'un d'excédé, mais on dirait qu'il y a autre chose.

– C'est aussi la première fois que je suis visé directement. Et maintenant, sur mon téléphone perso.
– Alors cet appel, c'était… une menace ? dis-je carrément inquiète pour lui.
– Ne t'en fais pas, dit-il en me prenant dans ses bras. Il est hors de question que ces problèmes de travail dérangent ma vie privée.

*C'est moi la vie privée ?*

Est-ce une façon de dire qu'il a peur pour moi ?

– Mais on va vite trouver d'où ça vient. Et faire cesser cette mauvaise plaisanterie.

Ses doigts s'activent pour écrire un nouveau message.

– Une société privée est en train de remonter la trace de ces appels. On n'a encore rien, mais on va les coincer ces enfoirés.

Je n'avais jamais entendu Aaron dire un gros mot : il doit être vraiment furieux. D'ailleurs ses mâchoires contractées et ses doigts nerveux m'indiquent à quel point il est excédé d'être la cible de ces attaques anonymes. Tout en réfléchissant, je continue à caresser son torse lentement. C'est alors que j'ai une idée.

– Tourne-toi sur le ventre, lui dis-je en lui retirant son téléphone des mains.

Il me regarde mi-surpris mi-amusé.

– On m'attend au bureau.
– Dix minutes. Pas plus.

Il lève un sourcil mais s'exécute et s'allonge, face contre le matelas. Couvrant le bas de son corps avec le drap, je m'assieds à califourchon sur ses fesses.

– Oh, grogne-t-il d'un ton réjoui.

Des deux mains, je me mets alors à masser ses épaules : avec application, je pétris ses muscles tendus, je cherche à effacer les nœuds, les contractures, les points de tension. Je descends sur ses côtes, je masse ses reins puis je remonte en pressant chaque vertèbre. Petit à petit, je sens son dos se dénouer. Sa respiration se calme.

– Mais, vous avez prévenu la police ? demandé-je sans cesser de masser son dos.
– Oui bien sûr, acquiesce-t-il. Mais oublions ça, pensons plutôt au moment présent… Et ce ne sont pas des coups de fil stupides qui vont en gâcher la… perfection.

Il a l'air si certain de lui que je repousse mes craintes.

– J'adore me réveiller avec toi, dit-il après un moment.
– Moi, je crois que j'adorerais tout avec toi, dis-je du tac au tac tout en continuant à détendre son dos.
– Très bien, répond-il amusé par ma franchise, alors je veux pouvoir te voir et faire l'amour avec toi aussi souvent qu'on en a envie.

Malgré moi, mes doigts se crispent sur ses omoplates. Il se relève sur un coude et se tourne vers moi :

– Qu'est-ce qu'il y a ? C'est à cause de Kirsten ?

Je hoche la tête en pensant à mon amie qui me détesterait encore plus si elle savait que nous parlons d'elle la tête encore sur l'oreiller.

– Écoute, je ne veux plus te voir souffrir à cause de cette histoire. Je suis sûr qu'elle peut comprendre et votre amitié repartir. Je pourrais peut-être essayer à nouveau de lui parler ?

Même si je crains fort qu'il n'arrive jamais à faire entendre raison à Kirsten, je suis touchée qu'il s'en préoccupe.

– Oui, peut-être que si c'est toi… Cette amitié est très importante pour moi, confié-je émue.

Mais en pensant qu'elle est sans doute irrémédiablement brisée, ma tristesse réapparaît. Je soupire

et me laisse glisser à côté d'Aaron. Il se retourne et passe un bras affectueux autour de mes épaules.

– Il faut qu'elle accepte la réalité. Je l'aime comme une sœur et je l'aimerais toujours ainsi. Et pour qu'elle puisse passer à autre chose, il faut qu'elle le comprenne.
– Mais, hésité-je, tu représentes tout pour elle depuis toujours…
– C'est le seul moyen de sortir de ses illusions.
– C'est très douloureux pour elle.

Il caresse mes cheveux doucement en embrassant mes tempes.

– Parce que cette situation n'est pas douloureuse pour toi aussi ? C'est ta meilleure amie, non ?
– Elle ne voudra jamais me pardonner.
– Arrête de culpabiliser, murmure-t-il d'une voix douce. Tu as le droit de vivre ce qui te plaît.

*Même si ce qui me plaît dévaste le cœur de mon amie ?*

– Et puis, c'est un peu enfantin au fond…

*Oui, elle l'aime avec toute la pureté et l'exclusivité d'un premier grand amour d'enfant.*

Je ne suis pas sûre de comprendre où il veut en venir.

– Je ne veux pas être otage de ses sentiments pour moi, conclut-il d'une voix ferme. Je fais ce que je veux avec qui je veux.

*Ah, c'est donc ça.*

Aaron Scott décide, Aaron Scott maîtrise et ne se laisse pas mener par le bout du nez. Ni par Kirsten ni par moi…

– Les sentiments, ça ne se gère pas comme un portefeuille immobilier, dis-je. C'est de l'humain et c'est bien plus complexe que ça n'en a l'air.

*C'est sorti tout seul…*

*Est-ce que je n'y suis pas allée un peu fort ?*

Mais comment puis-je espérer qu'il comprenne un jour ce que je ressens s'il ne voit pas ce qui se passe chez Kirsten ? Je lève les yeux vers lui, un peu inquiète. Mais non il a l'air presque amusé.

Je comprends alors que ce qu'Aaron veut avant tout, c'est être libre. Ne pas être embarrassé par des liens qu'il ne désire pas. Ce n'est pas tant pour moi qu'il veut régler le problème avec Kirsten, mais pour lui. Pour son indépendance d'action. Je ne peux pas lui en vouloir, il ne m'a rien promis, « entre nous, on fait ce dont on a envie ». Et lui n'a pas envie de s'engager : il veut garder sa liberté.

Et je l'aime comme il est : libre.

Pourtant mon intuition me dit qu'il ne l'est pas totalement et que je peux peut-être l'aider…

– Je n'ai pas le temps ce matin, mais je suis sûr que tu m'expliqueras très bien comment gérer cette… complexité, dit-il en souriant.
– L'explication sera longue…
– Il faudra donc se revoir longuement, souffle-t-il.
– Au moins une fois, risqué-je.
– Je crois que plusieurs seraient plus raisonnables, dit-il en m'embrassant langoureusement.
– C'est à envisager, dis-je, consciente que je suis en train de m'engager dans un défi dangereux.

Remontant le drap sous mon menton, je le regarde sortir du lit. Il s'étire devant la fenêtre, complètement nu, sûr de lui, confiant en son pouvoir et en sa capacité à tout contrôler. Même l'amour des autres.

Qui sait ? Peut-être parviendra-t-il à convaincre Kirsten ?

Pour le moment, je décide de cesser de me tourmenter au sujet de mon amie. Je ne veux plus penser à rien qu'à ce que je vis en ce moment. Un matin de rêve après une nuit merveilleuse avec un homme sexy en diable.

Auréolé de lumière, son corps nu est une merveille que je ne me lasse pas de regarder.

Et même si je n'ai de lui que ce qu'il veut bien me donner, je suis prête à l'accepter… parce que nous sommes d'accord pour que cette nuit ne soit pas la dernière : « plusieurs seraient raisonnables… ».

*Voilà un engagement totalement déraisonnable Monsieur Scott !*

Aaron chantonne sous la douche. Les accents suaves de sa voix me font fermer les yeux. Je souris quand de Sinatra, il passe à Beyoncé.

*Il pourrait faire à capella la bande-son du show StanOscar !*

Quand il revient dans la chambre, toujours aussi nu et tentateur, il se jette sur le lit à côté de moi. Ses mains me cherchent sous le drap, se bouche me couvre de baisers, je ris en le repoussant et en l'embrassant en même temps.

– Je suis en retard, soufflé-je entre deux baisers.
– Et moi donc ! répond-il sans se relever pour autant.

Nous roulons l'un sur l'autre parmi les coussins et les draps emmêlés, nous nous embrassons en riant. Sur la table, son portable vibre.

– C'est l'heure. Il faut vraiment que j'y aille, soupire-t-il en se levant pour s'habiller.
– Moi aussi, j'ai mes preuves à faire chez Idol !

Assis sur le lit, il termine d'enfiler ses chaussures tout en se justifiant.

– J'ai un boulot de dingue en ce moment. Et je suis super en retard sur mon planning.
– Ah ?
– J'ai eu en mains un dossier particulièrement sensible, préoccupant et urgent.

Je fais une petite moue compatissante.

– Classé prioritaire depuis hier sous la référence… J.O.Y.

J'éclate de rire tandis qu'il se penche sur moi pour un dernier baiser.

– Allez je fonce. Si je veux parler à Kirsten, il faut que je la voie ce matin. Après je n'aurai pas le temps, je prends un vol ce soir pour Vancouver puis je pars dix jours à Singapour.

*Oh non, si longtemps ?*

– Mais quitte à faire des entorses à mon emploi du temps, il est très probable que je repasse par New York entre les deux pour réétudier ce dossier dans tous ses détails…

Est-ce que ça veut dire que 10 jours c'est long pour lui aussi ?

– J'adorerais, dis-je en le laissant partir à regret.
– On se voit très vite alors.

La porte de la suite se referme sur son sourire adorable et cette promesse.

***

Cela fait si longtemps que je ne me suis pas sentie aussi légère et joyeuse ! Enroulée dans les draps, je repense à cette nuit, aux paroles d'Aaron, à son corps.

*Il me manque déjà.*

J'enfonce mon visage dans les oreillers, à la recherche de son parfum. Et du souvenir de nos ébats. Puis les mains derrière la nuque, je reste à rêvasser, observant le ciel devenir bleu azur, et le soleil faire briller les feuilles des buis du petit jardin.

Je ne voudrais pas quitter ce cocon de bonheur comme tissé autour de moi. Mais je dois me lever, Abby m'a confié la maison !

Enfin, le département New Face... et Lucie !

Une minute plus tard, je me dirige en dansant vers la salle de bains. Dans ma tête, un air résonne : *L'Hymne à l'amour* de Piaf. Sous la douche, je me savonne en chantant à tue-tête : « Non, rien de rien, je ne regrette rien... ». Je ne peux m'empêcher de sourire toute seule en m'habillant.

Woody sort alors de sa chambre de luxe. Je l'aurais presque oublié tant il s'est tenu sage depuis hier.

– Alors tu as fait la grasse matinée ?

Une oreille levée, il me fixe en penchant la tête sur le côté. Intriguée, je me regarde dans le miroir de l'entrée. Robe fleurie, rouge à lèvres lumineux et cheveux encore humides : c'est bien moi, cette femme radieuse…

Et ce matin, quelque chose a changé : je me sens aérienne et prête à m'envoler !

Au moment de quitter la chambre, je me retourne avec un regard tendre pour mon nid d'amour de luxe.

*Et de luxure !*

Avant d'ouvrir la porte, j'attache sa laisse à Woody, en pensant que ce matin, même les questions matérielles ne me soucient pas. Un nouveau jour s'est levé et avec lui, une certitude sereine, un bien-être fabuleux comme si tous mes ennuis s'étaient évanouis par la grâce de cette seule nuit

– Balayés pour toujours, Je repars à zérooooo, chanté-je à Woody en reprenant Piaf.

À cet instant, mon téléphone vibre dans mon sac.

Je souris en décrochant.

– Allô, répété-je car au bout du fil, je n'entends qu'un souffle court.

Une pointe d'inquiétude me fait écraser mon portable entre mes doigts.

– Joy, dit alors Aaron.

Je reconnais à peine sa voix. Elle me paraît hésitante, égarée, angoissée. Il me semble qu'un bloc de béton vient de s'installer dans mon ventre et m'empêche de respirer.

– Kirsten vient d'être emmenée au Mount Sinaï Hospital, dit-il après un silence.
– Comment ça ?

Je m'adosse au mur pour ne pas tomber.

– Qu'est-ce qu'elle a ? arrivé-je à ajouter, la gorge comme hérissée de clous.
– Les secours sont arrivés très vite.

J'ai l'impression de ne pas comprendre ce qu'il dit, j'entends les mots mais ils n'ont aucun sens. Je glisse sans un bruit contre la paroi.

J'essaie de me mettre debout mais mes jambes ne m'obéissent plus. Ni mes mains qui tremblent, ni mes dents qui claquent de terreur.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ? dis-je incapable de me relever.
– Je vais aller à l'hôpital mais je voulais te prévenir avant.
– Mais elle a quoi ?!?

J'imagine un accident de voiture, une attaque de cambrioleur, une rupture d'anévrisme.

*Mais alors, ma meilleure amie est… morte ?*

– Aaron est-ce qu'elle est… ? murmuré-je.
– Elle était encore consciente quand je suis arrivé.

Sa voix s'étrangle. J'ai l'impression de l'entendre refouler un sanglot. Puis il y a un long silence.

Je ne retiens que « consciente » parce que ça veut dire vivante et je me répète ce mot en boucle en priant pour que ce cauchemar cesse. Mais Aaron reprend d'une voix blanche.

– C'était affreux, il y avait tout ce sang partout…

Ma vue se brouille, il me semble voir nettement se dessiner sous mes yeux Kirsten baignant dans une mare rubis et Aaron debout à côté d'elle.

– Mais pourquoi ? Qui l'a…
– Joy, me coupe Aaron.

Sa voix redevient plus solide. Je l'entends respirer plusieurs fois, puis il dit :

– Joy, Kirsten a fait une tentative de suicide.

Je ne peux plus parler. Je ne peux plus respirer. Mon cœur se ratatine dans ma poitrine et mes poumons me semblent un cercueil de plomb. Sans force, je laisse tomber mon téléphone. Woody recule, surpris. Les bras autour de mes genoux, je gémis pendant de longues minutes.

– Joy, Joy.

La voix d'Aaron répétant mon prénom finit par me ramener à la réalité. À l'horreur. Je ramasse mon téléphone et chuchote.

– C'est à cause de moi alors.
– Joy, essaie d'intervenir à nouveau Aaron.
– Alors, c'est nous ? Pendant que nous… elle…

Les mots s'embrouillent mais les images me viennent, avec une précision cruelle et accusatrice : Aaron et moi faisant l'amour tandis que Kirsten se coupe les veines. Mon ventre s'en retourne

d'horreur et j'ai envie de vomir.

– Oh mon Dieu, tout est de ma faute.
– Non, dit alors fermement Aaron, il ne faut pas penser ça. Kirsten n'a pas besoin de notre culpabilité.
– Alors, elle va s'en sortir ? bégayé-je.
– Le médecin urgentiste a dit qu'ils étaient arrivés à temps.

Et Aaron surtout. Oh… et s'il n'était pas repassé par chez lui avant d'aller au bureau ?

– Il faut que je parte, dit-il doucement, je te tiens au courant dès que j'en sais plus.

Un sursaut me fait me redresser d'un bond.

– Je peux venir ? dis-je même si je connais déjà la réponse.

Il ne répond pas tout de suite.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, dit-il d'une voix basse.
– Dis-moi qu'elle va s'en sortir.
– Je le veux autant que toi.
– Qu'est-ce que je peux faire ? le supplié-je presque.

Un sanglot s'étrangle dans ma gorge. J'imagine Kirsten si triste, si seule, sans quiconque à qui dire sa déception et son chagrin. Elle n'avait plus personne, ni Aaron son ami et son amour de toujours, ni moi, qui avais été sa meilleure amie.

– Joy, je vais aller à l'hôpital. Je t'appelle dès que j'en sais plus.

Recroquevillée sur moi-même, je ferme les yeux. Je revois le visage de Kirsten, si ouvert, si lumineux, son sourire affectueux, j'entends ses encouragements, sa bonne humeur contagieuse, ses rires, je pense à tous ces moments partagés, les nuits de travail dans sa chambre, les soirées d'étudiants, les week-ends à la bibliothèque, à la mer et les vacances passées à réaliser ma collection de fin d'année. Je me souviens de notre complicité de chaque instant et de nos promesses de toujours nous raconter et partager *nos vies-nos œuvres-nos amours-nos délires*.

*Et je ne veux pas que ça s'arrête.*

Alors j'adresse une prière à Kirsten : « Si cela peut te faire vivre, je te promets de ne plus voir Aaron ».

À ce moment, je comprends que je n'ai qu'une seule chose à faire pour mon amie.

– Aaron, nous ne devons plus nous voir. Nous le devons à Kirsten.

Sa voix dans l'appareil me semble se briser.

– Oui. C’est sans doute mieux.
– Plus jamais, Aaron, répété-je.
– Oui plus jamais.

Ces derniers mots sonnent comme un adieu.

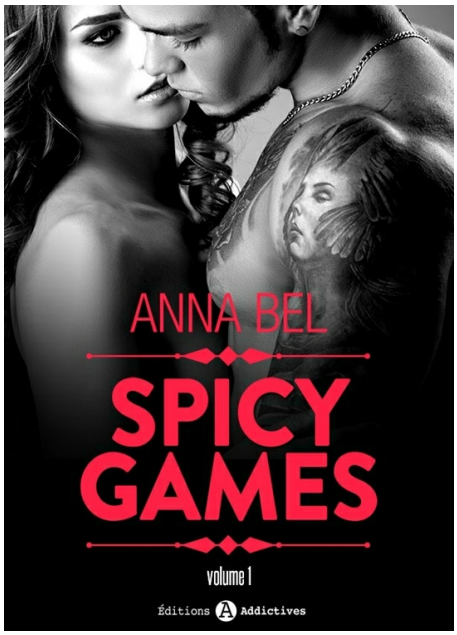
**À suivre,**
**ne manquez pas le prochain épisode.**

**Également disponible :**

# Spicy Games

Après une nuit de sexe sensationnelle avec un parfait inconnu, Camélia s'enfuit au petit matin. La jeune femme est bien décidée à ne pas laisser une partie de jambes en l'air la détourner de ses ambitions professionnelles.
Candidate de l'émission *Keep Calm and Cook !*, un concours international de cuisine retransmis en direct à la télé, Camélia reste concentrée sur son objectif. Le premier prix pourrait lui permettre d'ouvrir son propre restaurant.
Mais voilà qu'au milieu des plus grands chefs internationaux, elle retrouve son inconnu d'une nuit… Allié ou ennemi ? Amant attentionné ou *sexy bastard* ?
Sous l'œil impitoyable des caméras, entre secrets et mensonges, Camélia et Alessandro se lancent dans des *spicy games* torrides où sexe et sentiments forment un cocktail explosif !

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



**Retrouvez**
**toutes les séries**
**des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Novembre 2016

ISBN 9791025733981